This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

C/Y 9944 A.1

RÉIMPRESSION DES ÉDITIONS ORIGINALES

DES PIÈCES DE MOLIÈRE

AMPHITRYON

TIRAGE.

350	exemplaires	sur papier vergé (nos 44 à 393).
20	—	sur papier Whatman (nos 24 à 43).
20	—	sur papier de Chine (nos 4 à 23).
2	—	sur parchemin (nos 2 et 3).
1	—	sur vélin (no 1).

393 exemplaires, numérotés.

No 196

MOLIÈRE

AMPHITRYON

Édition originale

RÉIMPRESSION TEXTUELLE PAR LES SOINS

DE

LOUIS LACOUR

PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXVI

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
7 JUN 1963
OF OXFORD
LIBRARY

NOTICE

Molière, dans les *Précieuses ridicules*, s'est raillé agréablement des commentateurs, qui déjà épluchaient chaque mot de ses comédies et prodiguaient les longues digressions sur leurs origines. L'*Amphitryon* a, depuis, fourni matière à des études infinies, et Voltaire lui-même n'a pas craint de remonter jusqu'à la mythologie des Hindous. Il vaudrait mieux s'en tenir au XVIIe siècle français. Le récit des aventures de Jupiter et d'Alcmène, après avoir joui d'une immense popularité sur la scène gréco-romaine, fut encore exploité par la poésie du moyen âge, et, dès les premiers temps de la Renaissance, reprit possession du théâtre dans les essais dramatiques des Italiens.

Molière, s'inspirant du texte de Plaute et des *Deux Sosies* de Rotrou, changea l'économie de

l'ancienne pièce par sa création du personnage de Cléanthis. Peu sensibles aux beautés comiques de l'*Amphitryon* ainsi rajeuni et présenté dans un style dont l'auteur seul avait le secret, les ennemis de Molière s'acharnèrent sur son œuvre comme sur la plus honteuse des supercheries littéraires.

Grimarest nous renseigne sur le fond de ces premières attaques: « L'*Amphitryon* passa tout d'une voix au mois de janvier 1668. Cependant *un savantasse* n'en voulut point tenir compte à Molière. Comment ! disait-il, il a tout pris sur Rotrou, et Rotrou sur Plaute. Je ne vois pas pourquoi on applaudit à des plagiaires... De semblables critiques n'empêchèrent pas le cours de l'*Amphitryon*, que tout Paris vit avec beaucoup de plaisir. » (*La Vie de M. de Molière.*)

Il est inutile de chercher à défendre Molière d'avoir risqué quelques allusions aux amours de Louis XIV et de la Montespan, et d'avoir mis en scène le mari de cette favorite.

C'est le paradoxe soutenu par Rœderer dans son *Mémoire sur la société polie,* et dont la critique a fait justice. Louis XIV n'avait que faire du poëte pour forcer M. de Montespan à lui céder sa place dans le lit d'Alcmène et pour le persuader que

Un partage avec Jupiter
N'a rien qui déshonore.

Il répugne trop de penser que Molière eût cure d'un scandale déterminé, d'un fait Versailles, pour entretenir son théâtre. On peut être également certain que Louis n'eût pas toléré qu'on amusât la cour et la ville des audaces de sa passion, audaces mystérieuses pour la masse du public, ignorées même alors des grands, et découvertes à peine d'hier par l'infortuné mari[1].

Il faut chercher plus haut la morale de cette œuvre charmante, peinture fidèle de la vie dissipée des cours. Nous ne saurions y voir autre chose que le développement d'un sujet analogue aux nouvelles du *Mercure galant*, arrangé pour la scène et déguisé sous un prétendu costume mythologique.

La mythologie était alors le cadre obligé des satires de la vie moderne. Avec un bien petit effort d'esprit, Dufresny et Montesquieu remplacèrent plus tard les dieux et les déesses par des personnages empruntés aux séduisants tableaux des mœurs orientales.

Quel sujet de satire, sous la plume de Molière, et quelle heureuse rencontre que la fable d'Amphitryon pour se rire, sans rien paraître inventer, de la sensualité coupable des contemporains!

1. Envisagée à ce point de vue, la pièce aurait été le panégyrique de M. de Montespan, mari d'une rigueur à nulle autre seconde, et que sa situation aurait rendu plus sympathique aux spectateurs qu'il ne convenait à des comédiens ordinaires de représenter un personnage de si difficile composition.

En 1653, tandis que Molière amusait le Languedoc et la cour corrompue de Pezénas, où les maximes et la conduite de Jupiter étaient mises en action par le prince de Conti, la pièce des *Deux Sosies* de Rotrou (1638) avait encore de la vogue et faisait partie du répertoire des troupes de province. Rotrou n'était-il pas mort en 1650, pendant les apprêts de la mise en scène d'une œuvre à grand spectacle, la *Naissance d'Hercule*, qui n'était autre que sa première pièce à peine modifiée? Et Benserade ne reprit-il pas immédiatement le même sujet pour en faire le thème de son *Ballet de la Nuit*, dont les splendeurs et le succès eurent un vif retentissement (1653), dans le moment même où Molière préparait de son côté le *Ballet des Incompatibles?*

Reportons-nous, d'autre part, aux détails de la vie scolaire du milieu du XVIIe siècle, nous trouverons l'*Amphitryon* dans les mains de tous les professeurs d'humanités, prenant plaisir à expliquer à la jeunesse cette fable scabreuse et qui paraissait toute naturelle. La mythologie, mêlée aux mystères de la religion, était le fond de l'ancien enseignement classique. L'enfant à peine nubile était déjà blasé sur l'histoire des fredaines des dieux.

Le XVIIIe siècle a expliqué excellemment le silence de la critique devant les hardiesses de l'*Amphitryon* « par une suite de l'usage où l'on est d'adopter sans scrupule les rêveries les plus

indécentes de la mythologie ». Mais il y a plus : il faut aller chercher la véritable raison de l'indifférence des contemporains de Molière dans l'étude approfondie des mœurs d'une époque où l'adultère hantait bien des ruelles, et où la certitude du crime n'armait que très-rarement la main des époux trompés ; et puis, était-il si loin le temps où les gens d'une certaine classe croyaient que messieurs les grands leur faisaient beaucoup d'honneur en séduisant leurs moitiés ? Que de mariages historiques sont là pour prouver même qu'une dot pouvait *refaire une virginité !*

A notre avis, l'*Amphitryon* est encore une revanche du *Tartuffe* interdit et de *Don Juan* censuré.

Le vice triomphant a reparu sous les traits d'un dieu. Mais quelle finesse dans cette raillerie, et comme le grand siècle, tout gangrené, est peint de main de maître sous les traits de Jupiter impuni !

Molière-Sosie n'y parle pas à mots couverts de l'ingratitude des grands seigneurs et de l'attachement qu'on leur montre malgré leur légèreté d'âme. L'esprit de révolte contre la servitude se montre hautement en quelques passages dont tous les mots portent coup.

L'amertume répandue par Molière dans ces endroits de sa pièce rappelle non-seulement les *Deux Sosies* de Rotrou, mais encore une des

stances du même dans la pièce de vers adressée « A son ami » :

...Quoique des seigneurs me pensent obliger,
Je hais d'entrer en leurs carrosses.

C'est sans doute pour éviter de conduire le spectateur à des rapprochements qui n'étaient pas dans sa pensée que Molière ne donna pas tout d'abord l'*Amphitryon* à la cour. On a remarqué aussi, avec pleine raison, qu'il était loin d'avoir épuisé son sujet, que celui-ci prêtait davantage à la satire du siècle, et que si Molière avait serré de plus près le texte de Plaute, il aurait pu susciter contre lui bien d'éclatantes colères.

C'est à plaisir et pour avoir voulu chercher dans l'*Amphitryon* plus de malice que n'en avait mis l'auteur, que Bossuet et des épilogueurs chagrins ont donné cours à leur bile. C. J. Jeannel a résumé et repris cette thèse dans sa *Morale de Molière*, où il déclare sans hésiter que « les Hercules ne pouvaient être que des ducs du Maine[1] ». Il est impossible de hasarder justement un reproche d'immoralité contre l'auteur de l'*Amphitryon*. Pour bien juger des hardiesses de son théâtre, il suffit de le comparer aux comiques de son époque. Cette besogne est la

1. Ne sait-on pas que le duc du Maine n'était pas né à l'époque de la première représentation de l'*Amphitryon?*

première qui s'impose à certains philosophes toujours prêts à mal parler de Molière.

Le sujet de l'*Amphitryon* est l'un de ceux qu'il dut caresser, jeune, longtemps avec amour. Il y fait emploi de deux de ses auteurs favoris. Il est tout plein de leur art, de leurs pensées, de leur style, et tout aussi heureux qu'ils l'ont été; avec des prodiges d'esprit il métamorphose et rajeunit leur thèse. Plaute et Rotrou ont bien aidé Molière; mais ce dernier, en s'appropriant une part de leur génie, n'a fait qu'ajouter de nouveaux rayons à leur gloire.

L'*Amphitryon* eut dans sa nouveauté vingt-deux représentations. Molière remplissait le rôle de *Sosie*, sa femme celui d'*Alcmène*. Les autres étaient ainsi distribués : *Mercure*, du Croisy; *Jupiter*, la Thorillière; *Amphitryon*, La Grange; *Argatiphontidas*, Chateauneuf. Quant au rôle de *Cléanthis*, il est probable qu'il fut tenu par Hubert; sur ce point les historiens de la troupe de Molière sont à peu près d'accord. La pièce comportait une mise en scène luxueuse et des entrées de ballet. Nous savons que Molière donna des représentations à grand spectacle. Le « Journal de l'ambassade de Pierre Johannides Poterquin (Potemkin), en 1668 », qu'on trouve dans les *Mémoires du baron de Breteuil* (n° 222, H. F., in-fol., ms. de l'Arsenal, cité par Paul Lacroix, *Iconographie moliéresque*, n° 268, p. 89), signale une représentation extraordinaire de

l'*Amphitryon* : « Le 18 septembre, la troupe du sieur de Molière représenta l'*Amphitryon* avec des machines et des entrées de ballet qui plurent extrêmement à l'ambassadeur et à son fils, à qui on présenta, sur l'amphithéâtre où ils étaient, deux grands bassins, l'un de confitures sèches, l'autre de fruits, dont ils ne mangèrent point ; mais ils burent et remercièrent les comédiens. »

La description du costume de Molière dans la pièce nous a été conservée par son inventaire après décès. « Une autre boîte où est l'habit de la représentation de l'*Amphitryon*, contenant un tonnelet de taffetas, deux cuissards de satin rouge, une paire de souliers avec les lassures garnies d'un galon d'argent, avec un bas de soie céladon, les festons, la ceinture et un jupon, et un bonnet brodé or et argent fin ; prisé soixante livres. » (*Recherches*, etc., par Soulié, p. 275.)

Le livret original que nous reproduisons est un in-12 de 4 ff. et 88 pp.

Ribou, cessionnaire des droits de Molière, publia plusieurs éditions et fit plusieurs tirages dans l'année 1668. On signale aussi, de 1668 à 1670, un certain nombre de contrefaçons où le nom de Ribou est conservé. (Voy. la *Bibliographie moliéresque*, 2e édit., pages 16, 17, 31, 42.)

Le prologue de la comédie, supprimé dans les éditions postérieures à la mort de Molière, ne

reprit sa place que dans les œuvres publiées vers le milieu du XVIIIe siècle.

Quant à la dédicace, elle fut aussi très-longtemps omise. Cette lettre au prince de Condé, le plus chaud des protecteurs de Molière et l'un des hommes qui l'apprécièrent le mieux de son temps, est un morceau achevé. Molière sait toujours donner à penser dans ses épîtres louangeuses, et dédaigne ces basses flagorneries qui faisaient rage autour de lui et dont les plus grands esprits se montraient prodigues. La dédicace de l'*Amphitryon* est un modèle de goût et prouve que les écrits de ce genre pouvaient encore avoir quelque chose de commun avec les délicatesses de l'esprit.

NOTES ET VARIANTES

Page 6, ligne 26.

Moy dans cet hemisphere.

En 1668 on écrivait « cette hemisphere ».

P. 20, l. 13.

Est à moy, hormis les coups.

Après ce vers, les éditeurs de 1682[1] ont intercalé les répliques suivantes :

SOSIE.

Ce matin du vaisseau, plein de frayeur en l'âme,
Cette lanterne sait comme je suis parti.
Amphitryon, du camp, vers Alcmène sa femme,
M'a-t-il pas envoyé ?

MERCURE.

Vous en avez menti.

C'est moy, etc.

La même édition fait connaître qu'on supprimait à la représentation la plus grande partie de la précédente réplique de Sosie, et qu'après ces mots : *Et puis-je cesser d'estre moy* (p. 19, l. 21), celui-ci continuait : *Ce matin du vaisseau*, etc.

P. 58, l. 15.

D'un cœur qui chérement nous aime,

1. Les autres variantes sont empruntées à cette édition.

VAR.:

« D'un cœur qui cherement vous aime. »

P. 70, l 17.

Passe, mon cher amy, croy-moy.

VAR.:

« Passe, mon pauvre amy, croy-moy. »

P. 84, l. 1.

Touchent des endroits délicats.

VAR.:

« Touchent les endroits délicats. »

Même p., l. 17.

Par bailler, sans autre mystère.

VAR.:

« Par donner, sans autre mystère. »

Même p., l. 27.

Je viens, monsieur, subir à vos genoux.

VAR.:

« Je viens, monsieur, subir à deux genoux. »

P. 87, l. 16.

Jupiter dans une nuë

L'édition de 1682 ajoute: « sur son aigle, armé de son foudre, au bruit du tonnerre et des éclairs ».

La scène X est devenue la scène XI dans les éditions modernes, parce que l'acte y compte une scène de plus sous le n° VI, formée des trois répliques qui terminent la scène V. — Il serait superflu de mentionner toutes les modifications de ce genre dont témoignent les éditions originales. Ces variantes-là sautent aux yeux du lecteur. Nos éditions sont appelées, sous ce rapport, à rendre de grands services, et peuvent aider à rétablir dans sa forme primitive la mise en scène indiquée par l'auteur.

AMPHITRYON

COMEDIE

PAR I. B. P. DE MOLIERE.

A PARIS,
Chez IEAN RIBOV, au Palais, vis à vis
la Porte de l'Eglise de la Sainte Chapelle,
à l'Image Saint Louis.

M. DC. LXVIII.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.

A SON ALTESSE SERENISSIME MONSEIGNEVR LE PRINCE.

ONSEIGNEVR,

N'en déplaise à nos beaux Esprits, ie ne vois rien de plus ennuyeux que les Epistres Dédicatoires; et VOSTRE ALTESSE SERENISSIME *trouuera bon, s'il luy plaist, que ie ne suiue point icy le style de ces Messieurs là; et refuse de me seruir de deux, ou trois miserables pensées, qui ont esté tournées, et retournées tant de fois, qu'elles sont vsées de tous les côtez. Le Nom du Grand*

CONDÉ est vn Nom trop glorieux, pour le traiter comme on fait tous les autres Noms. Il ne faut l'apliquer, ce Nom illustre, qu'à des Emplois qui soient dignes de luy; et pour dire de belles choses, ie voudrois parler de le mettre à la teste d'vne Armée, plutost qu'à la teste d'vn Liure : Et ie conçois bien mieux ce qu'il est capable de faire, en l'opposant aux forces des Ennemis de cet Etat, qu'en l'opposant à la Critique des Ennemis d'vne Comedie.

Ce n'est pas, MONSEIGNEVR, que la glorieuse approbation de V. A. S. ne fust vne puissante protection pour toutes ces sortes d'Ouurages, et qu'on ne soit persuadé des lumieres de vostre Esprit, autant que de l'intrépidité de vostre Cœur, et de la grandeur de vostre Ame. On sçait par toute la Terre, que l'éclat de vostre Mérite n'est point renfermé dans les bornes de cette Valeur indomptable, qui se fait des Adorateurs chez ceux-mesme qu'Elle surmonte; qu'il s'étend, ce Mérite, jusques aux connoissances les plus fines et les plus releuées; et que les décisions de vostre jugement sur tous les Ouurages d'esprit, ne manquent point d'estre suiuies par le sentiment des plus délicats. Mais on sçait aussi, MONSEIGNEVR, que toutes ces glorieuses aprobations dont nous

nous vantons au Public, ne nous coûtent rien à faire imprimer, et que ce sont des choses dont nous disposons comme nous voulons. On sçait, dis-je, qu'vne Epistre Dédicatoire dit tout ce qu'il luy plaist; et qu'vn Autheur est en pouuoir d'aller saisir les Personnes les plus augustes, et de parer de leurs grands Noms les premiers feüillets de son Liure; qu'il a la liberté de s'y donner autant qu'il veut l'honneur de leur estime, et de se faire des Protecteurs qui n'ont iamais songé à l'estre.

*Ie n'abuseray, MONSEIGNEVR, ny de vostre Nom, ny de vos bontez, pour combattre les Censeurs de l'*Amphitryon, *et m'attribüer vne gloire, que ie n'ay pas peut-estre meritée; et ie ne prens la liberté de vous offrir ma Comedie, que pour auoir lieu de vous dire que je regarde incessamment avec vne profonde véneration, les grandes Qualitez que vous joignez au Sang auguste dont vous tenez le jour, et que ie suis, MONSEIGNEVR, avec tout le respect possible, et le zele imaginable,*

De Vostre Altesse Serenissime,

Le tres-humble, tres-obeïssant,
et tres-obligé Seruiteur,
MOLIERE.

Extrait du Priuilege du Roy.

PAR Grace et Privilege du Roy, donné à Saint Germain en Laye, le 20. jour de Fevrier 1668. Signé, Par le Roy en son Conseil, MARGERET : Il est permis à I. B. P. DE MOLIERE, de faire imprimer par tel Libraire ou Imprimeur qu'il voudra choisir, vne Piece de Theatre de sa composition, intitulée, L'AMPHITRYON, pendant le temps et espace de cinq années entières et accomplies, à commencer du jour qu'elle sera acheuée d'imprimer : Et defenses sont faites à tous autres Libraires et Imprimeurs, d'imprimer, ou faire imprimer, vendre et debiter ladite Piece, sans le consentement de l'Exposant, ou de ceux qui auront droict de luy; à peine aux contreuenans, de trois mille liures d'amende, confiscation des Exemplaires contrefaits, et de tous despens, dommages et interests, ainsi que plus au long il est porté par lesdites Lettres de Priuilege.

Et ledit Sieur DE MOLIERE a cedé et transporté son droict de Priuilege, à IEAN RIBOV Marchand Libraire à Paris, pour en joüir, suiuant l'accord fait entr'eux.

Registré sur le Liure de la Communauté, suiuant l'Arrest de la Cour de Parlement.

Acheué d'imprimer pour la premiere fois, le 5. Mars 1668.

ACTEVRS.

MERCVRE.

LA NVIT.

IVPITER, sous la forme d'Amphitryon.

AMPHITRYON, General des Thébains.

ALCMENE, Femme d'Amphitryon.

CLEANTHIS, Suiuante d'Alcméne, et Femme de Sosie.

SOSIE, Valet d'Amphitryon.

ARGATIPHONTIDAS,
NAVCRATES,
POLIDAS,
POSICLES,
} Capitaines Thébains.

La Scene est à Thébes, deuant la Maison d'Amphitryon.

AMPHITRYON

COMEDIE.

PROLOGVE

MERCVRE *sur vn Nuage*, LA NVIT *dans vn Char traisné par deux Cheuaux.*

MERCVRE.

OVT BEAV, charmante Nuit ; daignez vous arrester.
Il est certain secours, que de vous on desire :
Et i'ay deux mots à vous dire,
De la part de Iupiter.

LA NVIT.

Ah, ah, c'est vous, Seigneur Mercure !
Qui vous eust deuiné là, dans cette posture ?

MERCVRE.

Ma foy, me trouuant las, pour ne pouuoir fournir
Aux differens Emplois où Iupiter m'engage,
Ie me suis doucement assis sur ce Nuage,
Pour vous attendre venir.

LA NVIT.

Vous vous moquez, Mercure, et vous n'y songez pas.
Sied-il bien à des Dieux de dire qu'ils sont las?

MERCVRE.

Les Dieux sont-ils de Fer?

LA NVIT.

Non; mais il faut sans cesse
Garder le *decorum* de la Diuinité.
Il est de certains mots, dont l'vsage rabaisse
Cette sublime qualité;
Et que, pour leur indignité,
Il est bon qu'aux Hommes on laisse.

MERCVRE.

A vostre aise vous en parlez;
Et vous auez, la Belle, vne Chaise roulante,
Où par deux bons Cheuaux, en Dame nonchalante,
Vous vous faites traîner par tout où vous voulez.
Mais de moy ce n'est pas de méme;
Et ie ne puis vouloir, dans mon destin fatal,
Aux Poëtes assez de mal,
De leur impertinence extréme:
D'auoir, par vne injuste Loy,
Dont on veut maintenir l'vsage,
A chaque Dieu, dans son Employ,
Donné quelque allûre en partage;
Et de me laisser à pié, Moy,
Comme vn Messager de Village.
Moy qui suis, comme on sçait, en Terre, et dans les Cieux,
Le fameux Messager du Souuerain des Dieux;
Et qui, sans rien exagerer,
Par tous les Emplois qu'il me donne,
Aurois besoin plus que Personne,
D'auoir dequoy me voiturer.

LA NVIT.

Que voulez-vous faire à cela?

Les Poëtes font à leur guise.
Ce n'est pas la seule sottise,
Qu'on voit faire à ces Messieurs-là.
Mais contr'eux toutefois vostre Ame à tort s'irrite,
Et vos ailes aux piez sont vn don de leurs soins.

MERCVRE.

Oüy ; mais pour aller plus viste,
Est-ce qu'on s'en lasse moins.

LA NVIT.

Laissons cela, Seigneur Mercure ;
Et sçachons ce dont il s'agit.

MERCVRE.

C'est Iupiter, comme ie vous l'ay dit,
Qui de vostre Manteau veut la faueur obscure,
Pour certaine douce auanture,
Qu'vn nouuel Amour luy fournit.
Ses pratiques, ie croy, ne vous sont pas nouuelles.
Bien souvent, pour la Terre, il neglige les Cieux :
Et vous n'ignorez pas que ce Maistre des Dieux
Aime à s'humaniser pour des Beautez mortelles,
Et sçait cent tours ingénieux,
Pour mettre à bout les plus cruelles.
Des yeux d'Alcméne il a senty les coups ;
Et tandis qu'au milieu des Beotiques Plaines,
Amphitryon, son Epous,
Commande aux Troupes Thebaines,
Il en a pris la forme, et reçoit là-dessous
Vn soulagement à ses peines,
Dans la possession des plaisirs les plus doux.
L'état des Mariez à ses feux est propice :
L'Hymen ne les a joints, que depuis quelques iours ;
Et la jeune chaleur de leurs tendres amours,
A fait que Iupiter à ce bel artifice
S'est auisé d'auoir recours.
Son stratagéme icy se trouue salutaire :

Mais, prés de maint Objet chery,
Pareil déguisement seroit pour ne rien faire;
Et ce n'est pas par tout vn bon moyen de plaire,
Que la Figure d'vn Mary.

LA NVIT.

I'admire Iupiter; et ie ne comprens pas,
Tous les déguisemens, qui luy viennent en teste.

MERCVRE.

Il veut gouster par là toutes sortes d'Etats;
Et c'est agir en Dieu qui n'est pas Beste.
Dans quelque rang qu'il soit des Mortels regardé,
Ie le tiendrois fort miserable,
S'il ne quittoit iamais sa mine redoutable,
Et qu'au faiste des Cieux il fut toûjours guindé.
Il n'est point à mon gré de plus sotte methode,
Que d'estre emprisonné toûjours dans sa grandeur;
Et sur tout, aux transports de l'amoureuse ardeur,
La haute Qualité devient fort incommode.
Iupiter, qui sans doute en plaisirs se connoist,
Sçait descendre du haut de sa Gloire supréme;
Et pour entrer dans tout ce qu'il luy plaist,
Il sort tout-à-fait de luy-méme,
Et ce n'est plus alors Iupiter qui paroist.

LA NVIT.

Passe encor de le voir de ce sublime Etage,
Dans celuy des Hommes venir;
Prendre tous les transports que leur Cœur peut fournir,
Et se faire à leur badinage;
Si dans les changemens où son humeur l'engage,
A la Nature Humaine il s'en vouloit tenir.
Mais de voir Iupiter Taureau,
Serpent, Cygne, ou quelqu'autre chose;
Ie ne trouue point cela beau,
Et ne m'étonne pas, si par fois on en cause.

MERCVRE.

Laissons dire tous les Censeurs.
Tels changemens ont leurs douceurs,
Qui passent leur intelligence.
Ce Dieu sçait ce qu'il fait aussi bien là qu'ailleurs ;
Et dans les mouuemens de leurs tendres ardeurs,
Les Bestes ne sont pas si Bestes, que l'on pense.

LA NVIT.

Reuenons à l'Objet, dont il a les faueurs.
Si par son stratagéme, il voit sa flame heureuse,
Que peut-il souhaiter ? et-qu'est-ce que ie puis?

MERCVRE.

Que vos Cheuaux par vous au petit pas reduits,
Pour satisfaire aux vœux de son Ame amoureuse,
D'vne Nuit si délicieuse,
Fassent la plus longue des Nuits.
Qu'à ses transports vous donniez plus d'espace ;
Et retardiez la naissance du Iour,
Qui doit auancer le retour
De celuy, dont il tient la place.

LA NVIT.

Voila sans doute vn bel Employ,
Que le Grand Iupiter m'apreste :
Et l'on donne vn nom fort honneste
Au seruice qu'il veut de moy.

MERCVRE.

Pour vne jeune Déesse,
Vous estes bien du bon temps !
Vn tel Emploi n'est bassesse,
Que chez les petites Gens.
Lors que dans vn haut rang on a l'heur de paroistre,
Tout ce qu'on fait est toûjours bel, et bon :
Et suiuant ce qu'on peut estre,
Les choses changent de nom.

LA NVIT.

Sur de pareilles matieres,
Vous en sçauez plus que moy :
Et pour accepter l'Employ
I'en veux croire vos lumieres.

MERCVRE.

Hé, la, la, Madame la Nuit,
Vn peu doucement ie vous prie.
Vous auez dans le monde vn bruit,
De n'estre pas si rencherie.
On vous fait Confidente en cent climats diuers,
De beaucoup de bônnes Affaires ;
Et ie crois, à parler à sentimens ouuerts,
Que nous ne nous en deuons gueres.

LA NVIT.

Laissons ces contrarietez,
Et demeurons ce que nous sommes.
N'apprestons point à rire aux Hommes,
En nous disant nos veritez.

MERCVRE.

Adieu, je vais là-bas, dans ma Commission,
Dépouiller promptement la forme de Mercure,
Pour y vestir la Figure
Du Valet d'Amphitryon.

LA NVIT.

Moy, dans cet Hemisphere, auec ma Suite obscure,
Ie vais faire vne Station.

MERCVRE.

Bon-jour, la Nuit.

LA NVIT.

Adieu, Mercure.

Mercure descend de son Nuage en terre, et la Nuit passe dans son Char.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SOSIE.

QVi va là? Heu! Ma peur, à chaque pas
s'accroist.
Messieurs, Amy de tout le Monde.
Ah! quelle audace sans seconde,
De marcher à l'heure qu'il est!
Que mon Maistre couuert de gloire,
Me jouë icy d'vn vilain tour!
Quoy! si pour son Prochain il auoit quelque amour,
M'auroit-il fait partir par vne Nuit si noire?
Et pour me renuoyer annoncer son retour,
Et le détail de sa Victoire,
Ne pouuoit-il pas bien attendre qu'il fut jour?
Sosie, à quelle seruitude
Tes jours sont-ils assujettis!
Nostre Sort est beaucoup plus rude
Chez les Grands, que chez les Petits.
Ils veulent que pour eux tout soit dans la Nature
Obligé de s'immoler.
Iour et Nuit, Gresle, Vent, Péril, Chaleur, Froidure,

Dés qu'ils parlent, il faut voler.
Vingt ans d'assidu seruice,
N'en obtiennent rien pour nous :
Le moindre petit caprice
Nous attire leur courroux.
Cependant nostre Ame insensée
S'acharne au vain honneur de demeurer pres d'eux;
Et s'y veut contenter de la fausse pensée,
Qu'ont tous les autres Gens que nous somes heureux.
Vers la retraite en vain la Raison nous appelle;
En vain nostre dépit quelquefois y consent :
Leur veuë a sur nostre zele
Vn ascendant trop puissant;
Et la moindre faueur d'vn coup d'œil caressant,
Nous rengage de plus belle.
Mais enfin, dans l'obscurité,
Ie voy nostre Maison, et ma frayeur s'éuade.
Il me faudroit, pour l'Ambassade,
Quelque Discours premedité.
Ie dois aux yeux d'Alcméne vn Portrait Militaire
Du grand Combat qui met nos Ennemis à bas :
Mais comment diantre le faire,
Si ie ne m'y trouuay pas?
N'importe, parlons-en, et d'estoc, et de taille,
Comme oculaire témoin :
Combien de Gens font-ils des Recits de Bataille,
Dont ils se sont tenus loin?
Pour joüer mon Rôle sans peine,
Ie le veux vn peu repasser :
Voicy la Chambre, où i'entre en Courrier que l'on meine,
Et cette Lanterne est Alcméne,
A qui ie me dois adresser.
Il pose sa Lanterne à terre, et luy adresse son compliment.
Madame, Amphitryon, mon Maistre, et vôtre Epous...
Bon! beau début! L'Esprit toûjours plein de vos
(charmes,

M'a voulu choisir entre tous,
Pour vous donner auis du succés de ses Armes,
Et du desir qu'il a de se voir pres de vous.
Ha! vrayment, mon pauure Sosie,
A te reuoir, i'ay de la joye au Cœur.
Madame, ce m'est trop d'honneur,
Et mon destin doit faire enuie.
Bien répondu! *Comment se porte Amphitryon?*
Madame, en Homme de courage,
Dans les occasions, où la Gloire l'engage.
Fort bien! belle conception!
Quand viendra-t'il, par son retour charmant,
Rendre mon Ame satisfaite?
Le plûtost qu'il pourra, Madame, assurément;
Mais bien plus tard que son Cœur ne souhaite.
Ah! *Mais quel est l'état, où la Guerre l'a mis?*
Que dit-il? que fait-il? contente vn peu mon Ame.
Il dit moins qu'il ne fait, Madame,
Et fait trembler les Ennemis.
Peste! où prend mon Esprit toutes ces gentillesses?
Que font les réuoltez? dy-moy, quel est leur sort?
Ils n'ont pû resister, Madame, à nostre effort :
Nous les auons taillez en pieces,
Mis Pterelas leur chef à mort;
Pris Telebe d'assaut, et déja dans le Port
Tout retentit de nos proüesses.
Ah! quel succés! ô Dieux! qui l'eut pû iamais croire?
Raconte-moy, Sosie, vn tel éuenement.
Ie le veux bien, Madame, et sans m'enfler de gloire
Du détail de cette Victoire
Ie puis parler tres-sçauamment
Figurez-vous donc que Telebe,
Madame, est de ce costé :
C'est vne Ville, en vérité,
Aussi grande quasi que Thebe.
La Riuiere est comme là.

Il marque les Lieux sur sa main, ou à terre.

Icy nos Gens se camperent :
Et l'espace que voila,
Nos Ennemis l'occuperent.
Sur vn haut, vers cet endroit,
Estoit leur Infanterie;
Et plus bas, du costé droit,
Estoit la Caualerie.
Apres auoir aux Dieux adressé les Prieres,
Tous les Ordres donnez, on donne le Signal.
Les Ennemis pensant nous tailler des croupieres,
Firent trois pelotons de leurs Gens à cheual :
Mais leur chaleur par nous fut bientost réprimée,
Et vous allez voir comme quoy.
Voila nostre Auantgarde, à bien faire animée;
Là les Archers de Creon nostre Roy;
Et voicy le Corps d'Armée,
Qui d'abord... Attendez, le Corps d'Armée a peur.
I'entens quelque bruit, ce me semble.
On fait vn peu de bruit.

SCENE II.

MERCVRE, SOSIE.

MERCVRE *sous la forme de Sosie.*

SOus ce minois, qui luy ressemble,
Chassons de ces Lieux ce Causeur;
Dont l'abord importun troubleroit la douceur,
Que nos Amans goûtent ensemble.

SOSIE.

Mon Cœur tant soit peu se rassure;
Et ie pense que ce n'est rien.
Crainte pourtant de sinistre auanture,
Allons chez nous acheuer l'Entretien.

MERCVRE.

Tu seras plus fort que Mercure,
Ou ie t'en empescheray bien.

SOSIE.

Cette Nuit, en longueur, me semble sans pareille :
Il faut depuis le temps que ie suis en chemin,
Ou que mon Maistre ait pris le soir pour le matin,
Ou que trop tard au Lit le blond Phébus sommeille,
Pour auoir trop pris de son Vin.

MERCVRE.

Comme auec irréuerence
Parle des Dieux ce Maraut!
Mon Bras sçaura bien tantost
Chastier cette insolence;
Et ie vais m'égayer auec luy comme il faut,
En luy volant son Nom, auec sa ressemblance.

SOSIE.

Ah! par ma foy, i'avois raison!
C'est fait de moy, chetiue Creature.
Ie voy deuant nostre Maison,
Certain Homme, dont l'encolure
Ne me présage rien de bon.
Pour faire semblant d'assurance,
Ie veux chanter vn peu d'icy. *Il chante; et lors que Mercure parle, sa voix s'affoiblit peu à peu.*

MERCVRE.

Qui donc est ce Coquin, qui prend tant de licence,
Que de chanter, et m'étourdir ainsy?
Veut-il qu'à l'étriller, ma Main vn peu s'applique?

SOSIE.

Cet Homme, assurément, n'aime pas la Musique.

MERCVRE.

Depuis plus d'vne Semaine,
Ie n'ay trouué Personne à qui rompre les os.
La vertu de mon Bras se perd dans le repos;
Et ie cherche quelque Dos,
Pour me remettre en haleine.

SOSIE.

Quel diable d'Homme est-ce cy?
De mortelles frayeurs ie sens mon Ame atteinte.
Mais pourquoy trembler tant aussy?
Peut-estre a-t'il dans l'Ame autant que moy de crainte;
Et que le Drole parle ainsy,
Pour me cacher sa peur, sous vne audace feinte.
Oüy, oüy, ne souffrons point qu'on nous croye vn Oyson.
Si ie ne suis hardy, tâchons de le paroistre.
Faisons-nous du Cœur, par raison.
Il est seul comme moy, ie suis fort, i'ay bon Maistre,
Et voila nostre Maison.

MERCVRE.

Qui va là?

SOSIE.

Moy.

MERCVRE.

Qui, moy?

SOSIE.

Moy. Courage, Sosie.

MERCVRE.

Quel est ton sort, dy-moy.

SOSIE.

D'estre Homme, et de parler.

MERCVRE.

Es-tu Maistre, ou Valet?

SOSIE.

Comme il me prend enuie.

MERCVRE.

Où s'adressent tes pas?

SOSIE.

Où i'ay dessein d'aller.

MERCVRE.

Ah! cecy me déplaist.

SOSIE.

I'en ay l'Ame rauie.

MERCVRE.

Résolument, par force, ou par amour,
Ie veux sçauoir de toy, Traistre,
Ce que tu fais; d'où tu viens auant jour;
Où tu vas; à qui tu peux estre.

SOSIE.

Ie fais le bien, et le mal, tour à tour:
Ie viens de là; vais là; i'appartiens à mon Maistre.

MERCVRE.

Tu montres de l'Esprit; et ie te vois en train
De trancher auec moy de l'Homme d'importance.
Il me prend vn desir, pour faire connoissance,
De te donner vn Soufflet de ma Main.

SOSIE.

A moy-mesme?

MERCVRE.

A toy-mesme, et t'en voilà certain.

Il luy donne vn Soufflet.

SOSIE.

Ah, ah, c'est tout de bon!

MERCVRE.

Non, ce n'est que pour rire,
Et répondre à tes Quolibets.

SOSIE.

Tudieu, l'Amy, sans vous rien dire,
Comme vous baillez des Soufflets !

MERCVRE.

Ce sont là de mes moindres coups ;
De petits Soufflets ordinaires.

SOSIE.

Si i'estois aussi prompt que vous,
Nous ferions de belles affaires.

MERCVRE.

Tous cela n'est encor rien,
Pour y faire quelque pause :
Nous verrons bien autre chose ;
Poursuiuous nostre Entretien.

SOSIE. *Il veut s'en aller.*

Ie quitte la Partie.

MERCVRE.

Où vas-tu ?

SOSIE.

Que t'importe ?

MERCVRE.

Ie veux sçauoir où tu vas.

SOSIE.

Me faire ouurir cette Porte :
Pourquoy retiens-tu mes pas ?

MERCVRE.

Si jusqu'à l'approcher tu pousses ton audace,
Ie fais sur toy pleuuoir vn Orage de coups.

SOSIE.

Quoy ! tu veux, par ta menace,
M'empescher d'entrer chez nous ?

MERCVRE.

Comment, chez nous !

SOSIE.

Oüy, chez nous.

MERCVRE.

O le Traistre!

Tu te dis de cette Maison?

SOSIE.

Fort bien. Amphitryon n'en est-il pas le Maistre?

MERCVRE.

Hé bien, que fait cette raison?

SOSIE.

Je suis son Valet.

MERCVRE.

Toy?

SOSIE.

Moy.

MERCVRE.

Son Valet?

SOSIE.

Sans doute.

MERCVRE.

Valet d'Amphitryon?

SOSIE.

D'Amphitryon; de luy.

MERCVRE.

Ton Nom est?

SOSIE.

Sosie.

MERCVRE.

Heu! Comment?

SOSIE.

Sosie.

MERCVRE.

Ecoute.

Sçais-tu que de ma Main ie t'assomme aujourd'huy?

SOSIE.

Pourquoy ? De quelle rage est ton Ame saisie ?

MERCVRE.

Qui te donne, dy-moy, cette temerité,
De prendre le nom de Sosie ?

SOSIE.

Moy, ie ne le prens point, ie l'ay toûjours porté.

MERCVRE.

O le mensonge horrible ! et l'impudence extréme !
Tu m'oses soûtenir, que Sosie est ton Nom ?

SOSIE.

Fort bien, ie le soûtiens ; par la grande raison,
Qu'ainsi l'a fait des Dieux la Puissance supréme ;
Et qu'il n'est pas en moy de pouuoir dire non,
Et d'estre vn autre, que moy-méme.

Mercure le bat. MERCVRE.

Mille coups de Baston doiuent estre le prix
D'vne pareille éfronterie.

SOSIE.

Iustice, Citoyens ! au secours, ie vous prie !

MERCVRE.

Comment, Bourreau, tu fais des cris ?

SOSIE.

De mille coups tu me meurtris,
Et tu ne veux pas que ie crie ?

MERCVRE.

C'est ainsi que mon Bras...

SOSIE.

L'action ne vaut rien.
Tu triomphes de l'auantage,
Que te donne sur moy mon manque de courage,
Et ce n'est pas en vser bien.
C'est pure Fanfaronnerie,
De vouloir profiter de la Poltronnerie

De ceux qu'attaque nostre Bras.
Battre vn Homme à jeu seur, n'est pas d'vne belle Ame;
Et le Cœur est digne de blâme,
Contre les Gens qui n'en ont pas.

MERCVRE.

Hé bien, es-tu Sosie à present? qu'en dis-tu?

SOSIE.

Tes coups n'ont point en moy fait de metamorphose.
Et tout le changement que ie trouue à la chose,
C'est d'estre Sosie battu.

MERCVRE.

Encor? Cent autres coups pour cette autre impudence.

SOSIE.

De grace, fais tréue à tes coups.

MERCVRE.

Fais donc tréue à ton insolence.

SOSIE.

Tout ce qu'il te plaira ; ie garde le silence :
La dispute est par trop inégale entre nous.

MERCVRE.

Es-tu Sosie encor? dy, Traistre !

SOSIE.

Helas! ie suis ce que tu veux.
Dispose de mon sort, tout au gré de tes vœux;
Ton Bras t'en a fait le Maistre.

MERCVRE.

Ton Nom estoit Sosie, à ce que tu disois.

SOSIE.

Il est vray, jusqu'icy i'ay crû la chose claire :
Mais ton Baston, sur cette affaire,
M'a fait voir que ie m'abusois.

MERCVRE.

C'est moy qui suis Sosie; et tout Thebe l'auouë.
Amphitryon iamais n'en eut d'autre que moy.

SOSIE.

Toy Sosie?

MERCVRE.

Oüy Sosie; et si quelqu'vn s'y joué,
Il peut bien prendre garde à soy.

SOSIE.

Ciel! me faut-il ainsi renoncer à moy-méme,
Et par vn Imposteur me voir voler mon Nom?
Que son bonheur est extréme,
De ce que ie suis Poltron!
Sans cela, par la mort....

MERCVRE.

Entre tes dents, ie pense,
Tu murmures ie ne sçay quoy?

SOSIE.

Non; mais au nom des Dieux, donne-moy la licence
De parler vn moment à toy.

MERCVRE.

Parle.

SOSIE.

Mais promets moy de grace,
Que les coups n'en seront point.
Signons vne Tréue.

MERCVRE.

Passe;
Va, ie t'accorde ce poinct.

SOSIE.

Qui te jette, dy-moy, dans cette fantaisie?
Que te reuiendra-t-il, de m'enleuer mon Nom?
Et peux-tu faire enfin, quand tu serois Démon,
Que ie ne sois pas Moy? que ie ne sois Sosie?

MERCVRE.

Comment, tu peux....

SOSIE.

Ah! tout doux :
Nous auons fait tréue aux coups.

MERCVRE.

Quoy! Pendart, Imposteur, Coquin...

SOSIE.

Pour des injures,
Dy-m'en tant que tu voudras :
Ce sont legeres blessures,
Et ie ne m'en fâche pas.

MERCVRE.

Tu te dis Sosie!

SOSIE.

Oûy, quelque conte friuole....

MERCVRE.

Sus, ie romps nostre tréue, et reprens ma parole.

SOSIE.

N'importe, ie ne puis m'aneantir pour toy;
Et souffrir vn discours, si loin de l'apparence.
Estre ce que ie suis, est-il en ta puissance ?
Et puis-je cesser d'estre Moy ?
S'auisa-t'on iamais d'vne chose pareille !
Et peut-on démentir cent Indices pressans?
Réué-je ? est-ce que ie sommeille ?
Ay-je l'Esprit troublé par des transports puissans?
Ne sens-je pas bien que ie veille?
Ne suis-je pas dans mon bon sens?
Mon Maistre Amphitryon, ne m'a-t-il pas commis,
A venir, en ces Lieux, vers Alcméne sa Femme ?
Ne luy dois-je pas faire, en luy vantant sa flame,
Vn Recit de ses Faits contre nos Ennemis ?
Ne suis-je pas du Port arriué tout à l'heure?
Ne tiens-je pas vne Lanterne en main ?
Ne te trouué-je pas deuant nostre Demeure?
Ne t'y parlé-je pas d'vn Esprit tout humain ?

Ne te tiens-tu pas fort de ma Poltronnerie,
Pour m'empescher d'entrer chez nous ?
N'as-tu pas sur mon Dos exercé ta Furie?
Ne m'as-tu pas roûé de coups?
Ah! tout cela n'est que trop veritable.
Et, plût au Ciel, le fut-il moins!
Cesse donc d'insulter au sort d'vn Misérable ;
Et laisse à mon deuoir s'acquiter de ses soins.

MERCVRE.

Arreste : ou sur ton Dos le moindre pas attire
Vn assommant éclat de mon juste courroux.
Tout ce que tu viens de dire,
Est à moy, hormis les coups.
C'est moy qu'Amphitryon députe vers Alcméne,
Et qui du Port Persique arriue de ce pas
Moy qui viens annoncer la valeur de son Bras,
Qui nous fait remporter vne Victoire pleine,
Et de nos Ennemis a mis le Chef à bas.
C'est moy qui suis Sosie enfin, de certitude;
Fils de Daue, honneste Berger;
Frere d'Arpage, mort en Païs étranger;
Mary de Cleanthis la prude,
Dont l'humeur me fait enrager.
Qui dans Thebe ay receu mille coups d'étriuiere,
Sans en auoir jamais dit rien.
Et jadis en Public, fus marqué par derriere,
Pour estre trop Homme de bien.

SOSIE.

Il a raison. A moins d'estre Sosie,
On ne peut pas sçauoir tout ce qu'il dit.
Et dans l'étonnement, dont mon Ame est saisie,
Ie commence, à mon tour, à le croire vn petit.
En effet, maintenant que ie le considere,
Ie voy qu'il a de moy, taille, mine, action.
Faisons-luy quelque Question,

Afin d'éclaircir ce mystere.
Parmy tout le Butin fait sur nos ennemis,
Qu'est-ce qu'Amphitryon obtient pour son partage?

MERCVRE.

Cinq fort gros Diamans, en nœud proprement mis;
Dont leur Chef se paroit, comme d'vn rare Ouurage.

SOSIE.

A qui destine-t'il vn si riche Présent?

MERCVRE.

A sa Femme; et sur elle il le veut voir paroistre.

SOSIE.

Mais où, pour l'apporter, est-il mis à present?

MERCVRE.

Dans vn Coffret, scellé des Armes de mon Maistre.

SOSIE.

Il ne ment pas d'vn mot, à chaque repartie,
Et de moy ie commence à douter tout de bon.
Pres de moy, par la force, il est déja Sosie :
Il pourroit bien encor l'estre, par la raison.
Pourtant, quand ie me tâte, et que je me rapelle,
Il me semble que ie suis Moy.
Où puis-je rencontrer quelque clarté fidelle,
Pour démesler ce que ie voy?
Ce que i'ay fait tout seul, et que n'a veu personne,
A moins d'estre Moy-mesme, on ne le peut sçauoir.
Par cette Question, il faut que ie l'étonne :
C'est dequoy le confondre, et nous allons le voir.
Lorsqu'on estoit aux mains, que fis-tu dans nos Tentes
Où tu courrus seul te fourrer?

MERCVRE.

D'vn Iambon...

SOSIE.

L'y voilà!

MERCVRE.

Que i'allay déterrer
Ie coupay brauement deux Tranches suculentes,
Dont ie sçeus fort bien me bourrer.
Et joignant à cela d'vn Vin que l'on ménage,
Et dont auant le goust, les yeux se contentoient;
Ie pris vn peu de courage.
Pour nos Gens qui se battoient.

SOSIE.

Cette preuue sans pareille,
En sa faueur conclut bien;
Et l'on n'y peut dire rien,
S'il n'estoit dans la Bouteille.
Ie ne sçaurois nier, aux preuues qu'on m'expose,
Que tu ne sois Sosie; et i'y donne ma voix.
Mais si tu l'es, dy-moy qui tu veux que ie sois;
Car encor faut-il bien que ie sois quelque chose.

MERCVRE.

Quand ie ne seray plus Sosie,
Sois-le, i'en demeure d'accord.
Mais tant que ie le suis, ie te garantis mort,
Si tu prens cette fantaisie.

SOSIE.

Tout cet embarras met mon Esprit sur les dents ;
Et la Raison, à ce qu'on voit s'oppose.
Mais il faut terminer enfin par quelque chose,
Et le plus court pour moy, c'est d'entrer là-dedans.

MERCVRE.

Ah! tu prens donc, Pendart, goust à la Bastonnade?

SOSIE.

Ah! qu'est-ce cy, grands Dieux! il frape vn ton plus fort;
Et mon Dos, pour vn mois, en doit estre malade.
Laissons ce diable d'Homme; et retournons au Port.
O juste Ciel! i'ay fait vne belle Ambassade!

MERCVRE.

Enfin, ie l'ay fait fuir; et sous ce traitement,
De beaucoup d'actions, il a receu la peine.
Mais ie voy Iupiter, que fort ciuilement
Reconduit l'amoureuse Alcméne.

SCENE III.

IVPITER, ALCMENE, CLEANTHIS, MERCVRE.

IVPITER.

DEfendez, chere Alcméne, aux Flambeaux d'aprocher;
Ils m'offrent des plaisirs, en m'offrant vostre veuë :
Mais ils pourroient icy découurir ma venuë,
Qu'il est à propos de cacher.
Mon amour, que gesnoient tous ces soins éclatans,
Où me tenoit lié la gloire de nos Armes,
Au deuoir de ma Charge, a volé les instans,
Qu'il vient de donner à vos charmes.
Ce vol, qu'à vos Beautez mon Cœur a consacré,
Pourroit estre blâmé dans la bouche publique;
Et i'en veux, pour témoin vnique,
Celle qui peut m'en sçauoir gré.

ALCMENE.

Ie prens, Amphitryon, grande part à la gloire,
Que répandent sur vous vos illustres Exploits;
Et l'éclat de vostre Victoire

Sçait toucher de mon Cœur les sensibles endroits.
Mais quand ie voy que cet honneur fatal
Eloigne de moy ce que i'aime,
Ie ne ne puis m'empescher dans ma tendresse extréme,
De luy vouloir vn peu de mal;
Et d'opposer mes vœux à cet Ordre supréme,
Qui des Thebains vous fait le General.
C'est vne douce chose, apres vne Victoire,
Que la Gloire, où l'on voit ce qu'on aime éleué :
Mais parmy les périls meslez à cette Gloire,
Vn triste coup, helas! est bientost arriué.
De combien de frayeurs a-t-on l'Ame blessée,
Au moindre choc dont on entend parler?
Voit-on, dans les horreurs d'vne telle pensée,
Par où iamais se consoler
Du coup, dont on est menacée?
Et de quelque Laurier qu'on couronne un Vainqueur;
Quelque part que l'on ait à cet honneur supréme;
Vaut-il ce qu'il en couste aux tendresses d'vn Cœur,
Qui peut, à tout moment, trembler pour ce qu'il aime?

IVPITER.

Ie ne voy rien en vous, dont mon feu ne s'augmente,
Tout y marque à mes yeux vn Cœur bien enflamé.
Et c'est, ie vous l'auoué, vne chose charmante,
De trouuer tant d'amour dans vn Objet aimé.
Mais, si ie l'ose dire, vn scrupule me gesne,
Aux tendres sentimens que vous me faites voir;
Et pour les bien goûter, mon amour, chere Alcméne,
Voudroit n'y voir entrer, rien de vostre deuoir :
Qu'à vostre seule ardeur, qu'à ma seule personne,
Ie dûsse les faueurs que ie reçois de vous;
Et que la qualité que i'ay de vostre Epous,
Ne fust point ce qui me les donne.

ALCMENE.

C'est de ce Nom pourtant, que l'ardeur qui me brûle,

Tient le droict de paroistre au jour :
Et ie ne comprens rien à ce nouueau scrupule
Dont s'embarrasse vostre amour.

IVPITER.

Ah ! ce que i'ay pour vous d'ardeur, et de tendresse,
Passe aussi celle d'vn Epous;
Et vous ne sçauez pas, dans des momens si dous,
Quelle en est la délicatesse.
Vous ne conceuez point qu'vn Cœur bien amoureux,
Sur cent petits égards s'attache auec étude;
Et se fait vne inquiétude,
De la maniere d'estre heureux.
En moy, belle, et charmante Alcméne,
Vous voyez vn Mary; vous voyez vn Amant :
Mais l'Amant seul me touche, à parler franchement;
Et ie sens prés de vous, que le Mary le gesne.
Cet Amant, de vos vœux, jalous au dernier poinct,
Souhaite qu'à luy seul vostre Cœur s'abandonne;
Et sa passion ne veut point,
De ce que le Mary luy donne.
Il veut, de pure source, obtenir vos ardeurs;
Et ne veut rien tenir des nœuds de l'Hymenée :
Rien d'vn fâcheux deuoir, qui fait agir les Cœurs,
Et par qui, tous les jours, des plus cheres faueurs,
La douceur est empoisonnée.
Dans le scrupule enfin, dont il est combattu,
Il veut, pour satisfaire à sa délicatesse,
Que vous le separiez d'auec ce qui le blesse;
Que le Mary ne soit que pour vostre vertu;
Et que de vostre Cœur, de bonté reuestu,
L'Amant ait tout l'amour, et toute la tendresse.

ALCMENE

Amphitryon, en vérité,
Vous vous moquez, de tenir ce langage :

Et i'aurois peur qu'on ne vous crût pas sage,
Si de quelq'vn vous estiez ecoûté.

IVPITER.

Ce discours est plus raisonnable,
Alcméne, que vous ne pensez :
Mais vn plus long séjour me rendroit trop coupable,
Et du retour au Port, les momens sont pressez.
Adieu, de mon deuoir l'étrange barbarie,
Pour vn temps, m'arrache de vous.
Mais, belle Alcméne, au moins, quand vous verrez (l'Epous ;
Songez à l'Amant, ie vous prie.

ALCMENE.

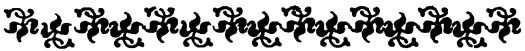
Ie ne separe point ce qu'vnissent les Dieux ;
Et l'Epous, et l'Amant, me sont fort précieux.

CLEANTHIS.

O Ciel ! que d'aimables caresses
D'vn Epous ardemment chery !
Et que mon traistre de Mary
Est loin de toutes ces tendresses !

MERCVRE.

La Nuit, qu'il me faut auertir,
N'a plus qu'à plier tous ses voiles ;
Et pour effacer les Etoiles,
Le Soleil, de son Lit, peut maintenant sortir.



SCENE IV.

CLEANTHIS, MERCVRE.

Mercure veut s'en aller.

CLEANTHIS.

QVoy! c'est ainsi que l'on me quitte?

MERCVRE.

Et comment donc? ne veux-tu pas?
Que de mon deuoir ie m'acquitte?
Et que d'Amphitryon i'aille suiure les pas?

CLEANTHIS.

Mais auec cette brusquerie,
Traistre, de moy te separer!

MERCVRE.

Le beau sujet de fâcherie!
Nous auons tant de temps ensemble à demeurer.

CLEANTHIS.

Mais quoy! partir ainsi d'vne façon brutale,
Sans me dire vn seul mot de douceur pour regale?

MERCVRE.

Diantre, où veux-tu que mon Esprit
T'aille chercher des fariboles?
Quinze ans de Mariage épuisent les paroles;
Et depuis vn long temps nous nous sommes tout dit.

CLEANTHIS.

Regarde, Traistre, Amphitryon.

Voy combien, pour Alcméne, il étale de flame.
Et rougis là-dessus, du peu de passion,
Que tu témoignes pour ta Femme.

MERCVRE.

Hé, mon Dieu, Cleanthis, ils sont encore Amans.
Il est certain âge où tout passe :
Et ce qui leur sied bien dans ces commencemens,
En nous, vieux Mariez, auroit mauuaise grace.
Il nous feroit beau voir attachez, face à face,
A pousser les beaux Sentimens!

CLEANTHIS.

Quoy! suis-je hors d'état, Perfide, d'esperer,
Qu'vn Cœur aupres de moy soûpire?

MERCVRE.

Non, ie n'ay garde de le dire :
Mais ie suis trop Barbon, pour oser soûpirer;
Et ie ferois creuer de rire.

CLEANTHIS.

Merites-tu, Pendart, cet insigne bonheur,
De te voir, pour Epouse, vne Femme d'honneur?

MERCVRE.

Mon Dieu, tu n'es que trop honneste :
Ce grand honneur ne me vaut rien.
Ne sois point si Femme de bien;
Et me romps vn peu moins la teste.

CLEANTHIS.

Comment! de trop bien viure, on te voit me blâmer?

MERCVRE.

La douceur d'vne Femme est tout ce qui me charme :
Et ta vertu fait vn vacarme,
Qui ne cesse de m'assommer.

CLEANTHIS.

Il te faudroit des Cœurs pleins de fausses tendresses;
De ces Femmes aux beaux et loûables talens,

Qui sçauent accabler leurs Maris de caresses,
Pour leur faire aualer l'vsage des Galans.

MERCVRE.

Ma foy, veux-tu que ie te dise?
Vn mal d'opinion, ne touche que les Sots.
Et ie prendrois pour ma Deuise,
Moins d'honneur, et plus de repos.

CLEANTHIS.

Comment! tu souffrirois, sans nulle répugnance,
Que i'aimasse vn Galant auec toute licence?

MERCVRE.

Oüy, si ie n'estois plus de tes cris rebattu;
Et qu'on te vist changer d'humeur et de méthode.
I'aime mieux vn Vice commode,
Qu'vne fatigante Vertu.
Adieu, Cleanthis, ma chere Ame,
Il me faut suiure Amphitryon.

Il s'en va. CLEANTHIS.

Pourquoy, pour punir cet Infame,
Mon Cœur n'a-t-il assez de résolution?
Ah! que dans cette occasion,
I'enrage d'estre honneste Femme!

Fin du Premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

AMPHITRYON, SOSIE.

AMPHITRYON.

VIEN ça, Bourreau, vien-ça. Sçais-tu,
Maistre Fripon,
Qu'à te faire assommer ton discours
peut suffire?
Et que pour te traitter comme ie le desire,
Mon courroux n'attend qu'vn Baston?

SOSIE.

Si vous le prenez sur ce ton,
Monsieur, ie n'ay plus rien à dire;
Et vous aurez toûjours raison.

AMPHITRYON.

Quoy! tu veux me donner pour des veritez, Traistre,
Des contes que ie vois d'extrauagance outrez?

SOSIE.

Non, ie suis le Valet, et vous estes le Maistre;
Il n'en sera, Monsieur, que ce que vous voudrez.

AMPHITRYON.

Ca, ie veux étouffer le courroux qui m'enflame,
Et, tout du long, t'oüir sur ta Commission.
Il faut, auant que voir ma Femme,
Que ie débroüille icy cette confusion.
Rapelle tous tes sens; rentre bien dans ton Ame;
Et répons, mot pour mot, à chaque Question.

SOSIE.

Mais de peur d'incongruité,
Dites-moy, de grace, à l'auance,
De quel air il vous plaist que cecy soit traitté.
Parleray-je, Monsieur, selon ma conscience;
Ou comme aupres des Grands on le voit vsité?
Faut-il dire la vérité;
Ou bien vser de complaisance?

AMPHITRYON.

Non, ie ne te veux obliger,
Qu'à me rendre de tout vn conte fort sincére.

SOSIE.

Bon, c'est assez; laissez-moy faire:
Vous n'auez qu'à m'interroger.

AMPHITRYON.

Sur l'ordre que tantost ie t'auois sçeu prescrire?

SOSIE.

Ie suis party; les Cieux, d'vn noir crespe voilez,
Pestant fort contre vous dans ce fâcheux martyre,
Et maudissant vingt fois l'ordre dont vous parlez.

AMPHITRYON.

Comment, Coquin?

SOSIE.

Monsieur, vous n'auez rien qu'à dire.
Je mentiray, si vous voulez.

AMPHITRYON.

Voila comme vn Valet montre pour nous du zele.
Passons. Sur les chemins que t'est-il arriué!

SOSIE.

D'avoir vne frayeur mortelle,
Au moindre Objet que i'ay trouué.

AMPHITRYON.

Poltron!

SOSIE.

En nous formant, Nature a ses caprices.
Diuers panchans en nous elle fait obseruer.
Les vns à s'exposer, trouuent mille delices:
Moy, i'en trouue à me conseruer.

AMPHITRYON.

Arriuant au logis?

SOSIE.

I'ay deuant nostre Porte,
En moy-mesme voulu répéter vn petit,
Sur quel ton, et de quelle sorte,
Ie ferois du Combat le glorieux Recit.

AMPHITRYON.

En suite?

SOSIE.

On m'est venu troubler, et mettre en peine.

AMPHITRYON.

Et qui?

SOSIE.

Sosie, vn Moy, de vos ordres jalous,
Que vous auez du Port enuoyé vers Alcméne,
Et qui de nos secrets a connoissance pleine,
Comme le Moy qui parle à Vous.

AMPHITRYON.

Quels contes!

SOSIE.

Non, Monsieur, c'est la vérité pure.
Ce Moy. plutost que Moy, s'est au Logis trouué:
Et i'estois venu, ie vous jure,
Auant que ie fusse arriué.

AMPHITRYON.

D'où peut proceder, ie te prie,
Ce galimatias maudit?
Est-ce songe? est-ce yurognerie?
Alienation d'Esprit?
Ou méchante plaisanterie?

SOSIE.

Non, c'est la chose comme elle est,
Et point du tout conte friuole.
Ie suis Homme d'honneur, i'en donne ma parole,
Et vous m'en croirez, s'il vous plaist.
Ie vous dy que croyant n'estre qu'vn seul Sosie,
Ie me suis trouué deux chez nous.
Et que de ces deux Moy piquez de jalousie,
L'vn est à la Maison, et l'autre est auec Vous.
Que le Moy que voicy, chargé de lassitude,
A trouué l'autre Moy, frais, gaillard et dispos,
Et n'ayant d'autre inquiétude,
Que de battre, et casser des os.

AMPHITRYON.

Il faut estre, ie le confesse,
D'vn Esprit bien posé, bien tranquile, bien dous,
Pour souffrir qu'vn Valet, de Chansons me repaisse.

SOSIE.

Si vous vous mettez en courrous,
Plus de conference entre nous;
Vous sçauez que d'abord tout cesse.

AMPHITRYON.

Non, sans emportement, ie te veux écouter.
Ie l'ay promis. Mais dis, en bonne conscience,
Au mystere nouueau que tu me viens conter,
Est-il quelque ombre d'apparence?

SOSIE.

Non; vous auez raison; et la chose à chacun,

Hors de créance doit paroistre.
C'est vn fait à n'y rien connoistre;
Vn conte extrauagant, ridicule, importun;
Cela choque le sens commun:
Mais cela ne laisse pas d'estre.

AMPHITRYON.

Le moyen d'en rien croire, à moins qu'estre insensé?

SOSIE.

Ie ne l'ay pas crû Moy, sans vne peine extréme.
Ie me suis, d'estre deux, senty l'Esprit blessé;
Et long temps d'Imposteur, i'ay traité ce Moy-meme.
Mais à me reconnoistre, enfin il m'a forcé:
I'ay veu que c'estoit Moy, sans aucun stratagéme,
Des piez, jusqu'à la teste, il est comme moy fait;
Beau, l'air noble, bien pris, les manieres charmantes:
Enfin deux goutes de Lait
Ne sont pas plus ressemblantes;
Et n'estoit que ses mains sont vn peu trop pesantes,
I'en serois fort satisfait.

AMPHITRYON.

A quelle patience il faut que je m'exhorte!
Mais enfin, n'es tu pas entré dans la Maison?

SOSIE.

Bon, entré! Hé de quelle sorte!
Ay-je voulu iamais entendre de raison?
Et ne me suis-je pas interdit nostre Porte?

AMPHITRYON.

Comment donc?

SOSIE.

Auec vn Baston;
Dont mon Dos sent encore vne douleur tres-forte.

AMPHITRYON.

On t'a battu?

SOSIE.

Vrayment!

AMPHITRYON.

Et qui?

SOSIE.

Moy.

AMPHITRYON.

Toy, te battre?

SOSIE.

Oüy, Moy; non pas le Moy d'icy,
Mais le Moy du Logis, qui frape comme quatre.

AMPHITRYON.

Te confonde le Ciel de me parler ainsy!

SOSIE.

Ce ne sont point des Badinages.
Le Moy que i'ay trouué tantost,
Sur le Moy qui vous parle, a de grans auantages :
Il a le Bras fort, le Cœur haut;
I'en ay receu des témoignages :
Et ce diable de Moy m'a rossé comme il faut,
C'est vn Drôle qui fait des rages.

AMPHITRYON.

Acheuons. As-tu veu ma Femme?

SOSIE.

Non.

AMPHITRYON.

Pourquoy?

SOSIE.

Par vne raison assez forte.

AMPHITRYON.

Qui t'a fait y manquer, Maraut, explique-toy?

SOSIE.

Faut-il le répéter vingt fois de mesme sorte?
Moy, vous dy-je; ce Moy plus robuste que Moy;
Ce Moy, qui s'est de force emparé de la Porte.
Ce Moy, qui m'a fait filer dous :

Ce Moy, qui le seul Moy veut estre :
Ce Moy, de Moy mesme jalous :
Ce Moy vaillant, dont le courrous,
Au Moy Poltron s'est fait connoistre :
Enfin ce Moy qui suis chez nous;
Ce Moy, qui s'est montré mon Maistre;
Ce Moy, qui m'a roüé de coups.

AMPHITRYON.

Il faut que ce matin, à force de trop boire,
Il se soit troublé le Cerueau.

SOSIE.

Ie veux estre pendu, si i'ay beu que de l'eau :
A mon serment, on m'en peut croire.

AMPHITRYON.

Il faut donc qu'au sommeil, tes sens se soient portez
Et qu'vn Songe fâcheux, dans ses confus mysteres
T'ait fait voir toutes les chimeres,
Dont tu me fais des veritez.

SOSIE.

Tout aussi peu. Ie n'ay point sommeillé;
Et n'en ay mesme aucune enuie.
Ie vous parle bien éueillé,
I'estois bien éueillé ce matin, sur ma vie.
Et bien éueillé mesme estoit l'autre Sosie,
Quand il m'a si bien étrillé.

AMPHITRYON.

Suy-moy, ie t'impose silence.
C'est trop me fatiguer l'Esprit.
Et ie suis vn vray Fou, d'auoir la patience,
D'écouter d'vn Valet, les sottises qu'il dit.

SOSIE.

Tous les discours sont des sottises,
Partant d'vn Homme sans éclat.
Ce seroit paroles exquises,
Si c'estoit vn Grand qui parlast.

AMPHITRYON.

Entrons, sans dauantage attendre.
Mais Alcméne paroist auec tous ses appas :
En ce moment, sans doute, elle ne m'attend pas,
Et mon abord la va surprendre.

SCENE II.

ALCMENE, CLEANTHIS, AMPHITRYON, SOSIE.

ALCMENE.

ALlons, pour mon Epous, Cleanthis, vers les Dieux,
Nous acquiter de nos hommages;
Et les remercier des succés glorieux,
Dont Thebes, par son Bras, goûte les auantages.
O Dieux!

AMPHITRYON.

Fasse le Ciel, qu'Amphitryon vainqueur,
Auec plaisir soit reueu de sa Femme;
Et que ce jour fauorable à ma flame,
Vous redonne à mes yeux, auec le mesme cœur :
Que i'y retrouue autant d'ardeur,
Que vous en raporte mon Ame.

ALCMENE.

Quoy! de retour si-tost?

AMPHITRYON.

Certes, c'est en ce jour,

Me donner de vos feux, vn mauuais témoignage,
Et ce *Quoy si-tost de retour*,
En ces occasions, n'est guere le langage
D'vn Cœur bien enflâmé d'amour.
I'osois me flater en moy-meme,
Que loin de vous i'aurois trop demeuré.
L'attente d'vn retour ardemment desiré,
Donne à tous les instans vne longueur extréme;
Et l'absence de ce qu'on aime,
Quelque peu qu'elle dure, a toûjours trop duré.

ALCMENE.

Ie ne voy...

AMPHITRYON.

Non, Alcméne, à son impatience,
On mesure le temps en de pareils états;
Et vous contez les momens de l'absence,
En Personne qui n'aime pas.
Lors que l'on aime comme il faut,
Le moindre éloignement nous tuë;
Et ce dont on cherit la veuë,
Ne reuient iamais assez tost.
De vostre accueil, ie le confesse,
Se plaint icy mon amoureuse ardeur,
Et i'attendois de vostre Cœur,
D'autres transports de joye, et de tendresse.

ALCMENE.

I'ay peine à comprendre surquoy
Vous fondez les discours que ie vous entens faire;
Et si vous vous plaignez de moy,
Ie ne sçay pas, de bonne foy,
Ce qu'il faut, pour vous satisfaire.
Hier au soir, ce me semble, à vostre heureux retour
On me vit témoigner vne joye assez tendre;
Et rendre aux soins de vostre amour,
Tout ce que de mon Cœur, vous auiez lieu d'attendre.

AMPHITRYON.

Comment?

ALCMENE.

Ne fis-je pas éclater à vos yeux,
Les soudains mouuemens d'vne entiere allegresse?
Et le transport d'vn Cœur peut-il s'expliquer mieux,
Au retour d'vn Epous, qu'on aime auec tendresse?

AMPHITRYON.

Que me dites-vous là?

ALCMENE.

Que mesme vostre amour
Montra, de mon accueil, vne joye incroyable :
Et que m'ayant quittée à la pointe du jour,
Ie ne voy pas qu'à ce soudain retour,
Ma surprise soit si coupable.

AMPHITRYON.

Est-ce que du retour, que i'ay précipité,
Vn Songe, cette nuit, Alcméne, dans vostre Ame,
A préuenu la verité?
Et que m'ayant, peut-estre, en dormant, bien traité,
Vostre Cœur se croit, vers ma flame,
Assez amplement acquité?

ALCMENE.

Est-ce qu'vne vapeur, par sa malignité,
Amphitryon, a dans vostre Ame,
Du retour d'hyer au soir, broüillé la verité?
Et que du doux accueil duquel ie m'acquitay,
Vostre Cœur prétend à ma flame,
Rauir toute l'honnesteté?

AMPHITRYON.

Cette vapeur, dont vous me régalez,
Est vn peu, ce me semble, étrange.

ALCMENE.

C'est ce qu'on peut donner pour change,
Au Songe dont vous me parlez.

AMPHITRYON.

A moins d'vn Songe, on ne peut pas, sans doute,
Excuser ce qu'icy, vostre bouche me dit.

ALCMENE.

A moins d'vne vapeur, qui vous trouble l'Esprit,
On ne peut pas sauuer, ce que de vous i'écoute.

AMPHITRYON.

Laissons vn peu cette vapeur, Alcméne.

ALCMENE.

Laissons vn peu ce Songe, Amphitryon.

AMPHITRYON.

Sur le sujet dont il est question,
Il n'est guére de jeu, que trop loin on ne meine.

ALCMENE.

Sans doute; et pour marque certaine,
Ie commence à sentir vn peu d'émotion.

AMPHITRYON.

Est-ce donc que par là, vous voulez essayer,
A reparer l'accueil dont ie vous ay fait plainte?

ALCMENE.

Est-ce donc que par cette feinte,
Vous desirez vous égayer?

AMPHITRYON.

Ah! de grace, cessons, Alcméne, ie vous prie;
Et parlons sérieusement.

ALCMENE.

Amphitryon, c'est trop pousser l'amusement;
Finissons cette raillerie.

AMPHITRYON.

Quoy! vous osez me soûtenir en face,
Que plutost qu'à cette heure, on m'ait icy pû voir?

ALCMENE.

Quoy! vous voulez nier auec audace,
Que dés hyer, en ces Lieux, vous vinstes sur le soir?

AMPHITRYON.

Moy, ie vins hyer?

ALCMENE.

Sans doute. Et dés deuant l'Aurore,
Vous vous en estes retourné.

AMPHITRYON.

Ciel! vn pareil débat s'est-il pû voir encore?
Et qui, de tout cecy, ne seroit étonné?
Sosie?

SOSIE.

Elle a besoin de six grains d'Elébore,
Monsieur, son Esprit est tourné.

AMPHITRYON.

Alcméne, au nom de tous les Dieux,
Ce discours a d'étranges suites,
Reprenez vos sens vn peu mieux;
Et pensez à ce que vous dites.

ALCMENE

I'y pense meurement aussy,
Et tous ceux du Logis ont veu vostre arriuée.
I'ignore quel motif vous fait agir ainsy :
Mais si la chose auoit besoin d'estre prouuée ;
S'il estoit vray qu'on pût ne s'en souvenir pas;
De qui puis-je tenir, que de vous, la nouvelle
Du dernier de tous vos Combats?
Et les cinq Diamans que portoit Ptérelas,
Qu'a fait, dans la Nuit eternelle,
Tomber l'effort de vostre Bras?
En pourroit-on vouloir vn plus seur témoignage ?

AMPHITRYON.

Quoy! ie vous ay déjà donné
Le Nœud de Diamans que i'eus pour mon partage,
Et que ie vous ay destiné?

ALCMENE.

Assurément. Il n'est pas difficile
De vous en bien conuaincre.

AMPHITRYON.

Et comment?

ALCMENE.

Le voicy.

AMPHITRYON.

Sosie?

SOSIE.

Elle se moque, et ie le tiens icy;
Monsieur, la feinte est inutile.

AMPHITRYON.

Le Cachet est entier.

ALCMENE.

Est-ce vne Vision?
Tenez. Trouuerez-vous cette preuue assez forte?

AMPHITRYON.

Ah Ciel! ô juste Ciel!

ALCMENE.

Allez, Amphitryon,
Vous vous moquez, d'en vser de la sorte;
Et vous en déuriez auoir confusion.

AMPHITRYON.

Romps viste ce Cachet.

Ayant ouuert le Coffret.

SOSIE.

Ma foy, la place est vuide.
Il faut que par Magie on ait sçeu le tirer:
Ou bien que de luy-mesme, il soit venu sans guide,
Vers celle qu'il a sçeu qu'on en vouloit parer.

AMPHITRYON.

O Dieux, dont le pouuoir sur les choses préside,
Quelle est cette auanture! et qu'en puis-je augurer,
Dont mon amour ne s'intimide!

SOSIE.

Si sa bouche dit vray, nous auons mesme sort;
Et de mesme que moy, Monsieur, vous estes double.

AMPHITRYON.

Tay-toy.

ALCMENE.

Surquoy vous étonner si fort?
Et d'où peut naistre ce grand trouble!

AMPHITRYON.

O Ciel! quel étrange embarras!
Ie voy des incidens qui passent la Nature;
Et mon honneur redoute vne auanture,
Que mon Esprit ne comprend pas.

ALCMENE.

Songez-vous, en tenant cette preuue sensible,
A me nier encore vostre retour pressé.

AMPHITRYON.

Non; mais à ce retour, daignez, s'il est possible,
Me conter ce qui s'est passé.

ALCMENE.

Puis que vous demandez vn recit de la chose,
Vous voulez dire donc que ce n'estoit pas vous.

AMPHITRYON.

Pardonnez-moy; mais i'ay certaine cause,
Qui me fait demander ce recit entre nous.

ALCMENE.

Les soucis importans, qui vous peuuent saisir,
Vous ont-ils fait si viste en perdre la memoire?

AMPHITRYON.

Peut-estre; mais enfin vous me ferez plaisir
De m'en dire toute l'Histoire.

ALCMENE.

L'Histoire n'est pas longue. A vous ie m'auançay,
Pleine d'vne aimable surprise:

Tendrement ie vous embrassay;
Et témoignay ma joye, à plus d'vne reprise.

AMPHITRYON *en soy-mesme.*

Ah! d'vn si doux accueil ie me serois passé.

ALCMENE.

Vous me fistes d'abord ce Présent d'importance,
Que du Butin conquis vous m'auiez destiné.
Vostre Cœur, avec vehemence,
M'étala de ses feux toute la violence,
Et les soins importuns qui l'auoient enchaisné;
L'aise de me reuoir; les tourmens de l'absence;
Tout le soucy, que son impatience,
Pour le retour, s'estoit donné.
Et iamais vostre amour, en pareille occurence,
Ne me parut si tendre, et si passionné.

AMPHITRYON *en soy-mesme.*

Peut-on plus vivement se voir assassiné?

ALCMENE.

Tous ces transports, toute cette tendresse,
Comme vous croyez bien, ne me déplaisoient pas:
Et s'il faut que ie le confesse,
Mon Cœur, Amphitryon, y trouuoit mille appas.

AMPHITRYON.

En suite, s'il vous plaist.

ALCMENE.

Nous nous entrecoupâmes
De mille Questions, qui pouuoient nous toucher.
On seruit. Teste à teste, ensemble nous soupâmes;
Et le Soupé finy, nous nous fûmes coucher.

AMPHITRYON.

Ensemble?

ALCMENE.

Assurément. Quelle est cette demande?

AMPHITRYON.

Ah! c'est icy le coup le plus cruel de tous!
Et dont à s'assurer, trembloit mon feu jalous.

ALCMENE.

D'où vous vient, à ce mot, vne rougeur si grande?
Ay-je fait quelque mal, de coucher avec vous?

AMPHITRYON.

Non, ce n'estoit pas moy, pour ma douleur sensible.
Et qui dit qu'hyer icy mes pas se sont portez,
Dit, de toutes les faussetez,
La fausseté la plus horrible.

ALCMENE.

Amphitryon!

AMPHITRYON.

Perfide!

ALCMENE.

Ah! quel emportement!

AMPHITRYON.

Non, non, plus de douceur, et plus de déference.
Ce reuers vient à bout de toute ma constance,
Et mon Cœur ne respire, en ce fatal moment,
Et que fureur, et que vangeance.

ALCMENE.

De qui donc vous vanger? et quel manque de foy,
Vous fait icy me traiter de coupable?

AMPHITRYON.

Ie ne sçay pas : mais ce n'estoit pas moy;
Et c'est vn desespoir, qui de tout rend capable.

ALCMENE.

Allez, indigne Epous, le fait parle de soy;
Et l'imposture est effroyable.
C'est trop me pousser là-dessus;
Et d'infidélité, me voir trop condamnée.
Si vous cherchez, dans ces transports confus,
Vn prétexte à briser les nœuds d'vn Hymenée,

Qui me tient à vous enchaisnée;
Tous ces détours sont superflus :
Et me voilà déterminée,
A souffrir qu'en ce jour, nos liens soient rompus.

AMPHITRYON.

Aprés l'indigne affront que l'on me fait connoistre,
C'est bien à quoy, sans doute, il faut vous préparer.
C'est le moins qu'on doit voir; et les choses, peut-estre,
Pourront n'en pas là demeurer.
Le des-honneur est seur; mon malheur m'est visible,
Et mon amour en vain voudroit me l'obscurcir.
Mais le détail encor ne m'en est pas sensible;
Et mon juste courrous prétend s'en éclaircir.
Vostre Frere, déja, peut hautement répondre,
Que jusqu'à ce matin, ie ne l'ay point quitté.
Ie m'en vais le chercher, afin de vous confondre,
Sur ce retour, qui m'est faussement imputé.
Aprés nous percerons jusqu'au fond d'vn mystere
Iusques à present inoüy;
Et dans les mouuemens d'vne juste colere,
Malheur à qui m'aura trahy.

SOSIE.

Monsieur...

AMPHITRYON.

Ne m'accompagne pas;
Et demeure icy, pour m'attendre.

CLEANTHIS.

Faut-il?...

ALCMENE.

Je ne puis rien entendre :
Laisse-moy seule, et ne suy point mes pas.

TAYLOR INST. OXFORD

SCENE III.

CLEANTHIS, SOSIE.

CLEANTHIS.

IL faut que quelque chose ait broüillé sa cervelle:
Mais le Frere, sur le champ,
Finira cette querelle.

SOSIE.

C'est icy, pour mon Maistre, vn coup assez touchant;
Et son avanture est cruelle.
Ie crains fort, pour mon fait, quelque chose approchant,
Et ie m'en veux, tout doux, éclaircir auec elle.

CLEANTHIS.

Voyez s'il me viendra seulement aborder?
Mais ie veux m'empescher de rien faire paroistre.

SOSIE.

La chose quelquefois est fâcheuse à connoistre,
Et ie tremble à la demander.
Ne vaudroit-il point mieux, pour ne rien hazarder,
Ignorer ce qu'il en peut estre?
Allons, tout coup vaille, il faut voir,
Et ie ne m'en sçaurois défendre.
La foiblesse humaine est d'auoir
Des curiositez d'apprendre
Ce qu'on ne voudroit pas sçauoir.
Dieu te gard', Cleanthis.

CLEANTHIS.

Ah, ah, tu t'en auises,
Traistre, de t'aprocher de nous!

SOSIE.

Mon Dieu, qu'as-tu ? toûjours on te voit en courrous;
Et sur rien, tu te formalises.

CLEANTHIS.

Qu'appelles-tu sur rien? dy?

SOSIE.

J'appelle sur rien,
Ce qui sur rien s'appelle en Vers, ainsi qu'en Prose;
Et rien, comme tu le sçais bien,
Veut dire rien, ou peu de chose.

CLEANTHIS.

Ie ne sçay qui me tient, Infame,
Que ie ne t'arrache les yeux;
Et ne t'apprenne où va le courrous d'vne Femme.

SOSIE.

Hola. D'où te vient donc ce transport furieux?

CLEANTHIS.

Tu n'appelles donc rien le procedé, peut-estre,
Qu'auec moy ton Cœur a tenu?

SOSIE.

Et quel?

CLEANTHIS.

Quoy! tu fais l'ingénu!
Est-ce qu'à l'exemple du Maistre,
Tu veux dire qu'icy tu n'es pas reuenu?

SOSIE.

Non, ie sçay fort bien le contraire.
Mais ie ne t'en fais pas le fin;
Nous auions bû de ie ne sçay quel Vin,
Qui m'a fait oublier tout ce que i'ay pû faire.

CLEANTHIS.

Tu crois, peut-estre, excuser par ce trait...

SOSIE.

Non, tout de bon; tu m'en peux croire.
I'estois dans vn estat, où ie puis auoir fait
Des choses, dont i'aurois regret,
Et dont ie n'ay nulle memoire.

CLEANTHIS.

Tu ne te souuiens point du tout de la maniere,
Dont tu m'as sçeu traiter, estant venu du Port?

SOSIE.

Non plus que rien. Tu peux m'en faire le raport.
Ie suis équitable, et sincére;
Et me condamneray moy-mesme, si i'ay tort.

CLEANTHIS,

Comment! Amphitryon m'ayant sçeu disposer,
Iusqu'à ce que tu vins, i'auois poussé ma veille:
Mais ie ne vis iamais vne froideur pareille:
De ta Femme, il falut moy-mesme t'auiser;
Et lors que ie fus te baiser,
Tu détournas le nez, et me donnas l'oreille!

SOSIE.

Bon!

CLEANTHIS.

Comment, bon?

SOSIE.

Mon Dieu, tu ne sçais pas pourquoy,
Cleanthis, ie tiens ce langage.
I'auois mangé de l'Ail, et fis en Homme sage,
De détourner vn peu mon haleine de toy.

CLEANTHIS.

Ie te sçeus exprimer des tendresses de Cœur:
Mais à tous mes discours tu fus comme vne souche.

Et iamais vn mot de douceur,
Ne te pût sortir de la bouche.

SOSIE.

Courage.

CLEANTHIS.

Enfin ma flame eut beau s'émanciper,
Sa chaste ardeur en toy ne trouua rien que glace ;
Et dans vn tel retour ie te vis la tromper,
Iusqu'à faire refus de prendre au Lit la place,
Que les Loix de l'Hymen t'obligent d'occuper.

SOSIE.

Quoy ! ie ne couchay point...

CLEANTHIS.

Non, Lâche.

SOSIE.

Est-il possible !

CLEANTHIS.

Traistre, il n'est que trop assuré.
C'est de tous les affronts, l'affront le plus sensible.
Et loin que ce matin, ton Cœur l'ait réparé;
Tu t'es d'auec moy separé,
Par des discours chargez d'vn mespris tout visible.

SOSIE.

Viuat, Sosie.

CLEANTHIS.

Hé quoy ! ma plainte a cet effet?
Tu ris aprés ce bel Ouurage ?

SOSIE.

Que ie suis de moy satisfait !

CLEANTHIS.

Exprime-t-on ainsi le regret d'vn outrage ?

SOSIE.

Ie n'aurois iamais crû que i'eusse été si sage.

CLEANTHIS.

Loin de te condamner d'vn si perfide trait,
Tu m'en fais éclater la joye en ton visage.

SOSIE.

Mon Dieu, tout doucement. Si ie parois joyeux,
Croy que i'en ay dans l'Ame vne raison tres-forte ;
Et que sans y penser, ie ne fis iamais mieux,
Que d'en vser tantost auec toy de la sorte.

CLEANTHIS.

Traistre, te mocques-tu de moy ?

SOSIE.

Non, ie te parle auec franchise.
En l'état où i'estois, i'auois certain éfroy,
Dont, auec ton discours, mon Ame s'est remise.
Ie m'apprehendois fort, et craignois qu'auec toy
Ie n'eusse fait quelque sottise.

CLEANTHIS.

Quelle est cette frayeur ? et sçachons donc pourquoy.

SOSIE.

Les Medecins disent, quand on est yure,
Que de sa Femme on se doit abstenir ;
Et que dans cet état, il ne peut prouenir,
Que des Enfans pesans, et qui ne sçauroient viure.
Voy, si mon Cœur n'eût sçeu de froideur se munir,
Quels inconueniens auroient pû s'en ensuiure.

CLEANTHIS.

Ie me moque des Medecins,
Auec leurs raisonnemens fades.
Qu'ils reglent ceux qui sont malades,
Sans vouloir gouuerner les gens qui sont bien sains.
Ils se meslent de trop d'Affaires,
De prétendre tenir nos chastes feux gesnez ;
Et sur les Iours Caniculaires,

Ils nous donnent encor, auec leurs Loix seueres,
De cent sots contes par le nez.

SOSIE.

Tout doux.

CLEANTHIS.

Non, ie soûtiens, que cela conclut mal,
Ces raisons sont raisons d'extrauagantes Testes.
Il n'est ny Vin, ny temps, qui puisse estre fatal,
A remplir le deuoir de l'Amour conjugal;
Et les Medecins sont des Bestes.

SOSIE.

Contr'eux, ie t'en suplie, apaise ton courrous.
Ce sont d'honnestes Gens, quoy que le Monde en dise.

CLEANTHIS.

Tu n'es pas où tu crois. En vain tu files dous.
Ton excuse n'est point vne excuse de mise :
Et ie me veux vanger, tost ou tard, entre-nous,
De l'air dont chaque jour ie voy qu'on me méprise.
Des discours de tantost, ie garde tous les coups,
Et tâcheray d'vser, lâche et perfide Epous,
De cette liberté que ton Cœur m'a permise.

SOSIE.

Quoy?

CLEANTHIS.

Tu m'as dit tantost, que tu consentois fort,
Lâche, que i'en aimasse vn autre.

SOSIE.

Ah! pour cet Article, i'ay tort.
Ie m'en dédis; il y va trop du nostre.
Garde-toy bien de suiure ce transport.

CLEANTHIS.

Si ie puis vne fois pourtant,
Sur mon Esprit gagner la chose...

SOSIE.

Fais à ce discours quelque pause :
Amphitryon reuient, qui me paroist content.

SCENE IV.

IVPITER, CLEANTHIS, SOSIE.

IVPITER.

IE viens prendre le temps de rapaiser Alcméne;
De bannir les chagrins, que son Cœur veut garder,
Et donner à mes feux, dans ce soin qui m'améne
Le doux plaisir de se raccommoder.
Alcméne est là-haut, n'est-ce pas?

CLEANTHIS.

Oüy, pleine d'vne inquiétude,
Qui cherche de la solitude;
Et qui m'a defendu d'accompagner ses pas.

IVPITER.

Quelque defense qu'elle ait faite,
Elle ne sera pas pour moy.

CLEANTHIS.

Son chagrin, à ce que ie voy,
A fait vne prompte retraite.

SCENE V.

CLEANTHIS, SOSIE.

SOSIE.

QVe dis-tu, Cleanthis, de ce joyeux maintien,
Apres son fracas effroyable?

CLEANTHIS.

Que si toutes nous faisions bien,
Nous donnerions tous les Hommes au Diable;
Et que le meilleur n'en vaut rien.

SOSIE.

Cela se dit dans le courrous :
Mais aux Hommes, par trop, vous estes acrochées;
Et vous seriez, ma foy, toutes bien empeschées,
Si le Diable les prenoit tous.

CLEANTHIS.

Vrayment...

SOSIE.

Les voicy. Taisons-nous.

SCENE VI.

IVPITER, ALCMENE,
CLEANTHIS, SOSIE.

IVPITER.

VOulez-vous me desesperer?
Helas! arrestez, belle Alcméne.

ALCMENE.

Non, auec l'Autheur de ma peine,
Ie ne puis du tout demeurer.

IVPITER.

De grace...

ALCMENE.

Laissez-moy.

IVPITER.

Qüoy...

ALCMENE.

Laissez-moy, vous dy-je.

IVPITER.

Ses pleurs touchent mon Ame, et sa douleur m'afflige.
Souffrez que mon Cœur...

ALCMENE.

Non, ne suiuez point mes pas.

IVPITER.

Où voulez-vous aller?

ALCMENE.

Où vous ne serez pas.

IVPITER.

Ce vous est vne attente vaine.
Je tiens à vos Beautez, par vn nœud trop serré,
Pour pouuoir vn moment en estre separé;
Je vous suiuray par tout, Alcméne.

ALCMENE.

Et moy, par tout, je vous fuyray.

IVPITER.

Ie suis donc bien épouuantable?

ALCMENE.

Plus qu'on ne peut dire, à mes yeux.
Oûy, ie vous voy, comme vn Monstre éfroyable;
Vn Monstre cruel, furieux.
Et dont l'approche est redoutable;
Comme vn Monstre à fuir en tous Lieux.
Mon Cœur souffre, à vous voir, vne peine incroyable,
C'est vn suplice, qui m'accable;
Et ie ne voy rien, sous les Cieux,
D'affreux, d'horrible, d'odieux,
Qui ne me fust, plus que vous, suportable.

IVPITER.

En voila bien, helas! que vostre bouche dit!

ALCMENE.

I'en ay dans le Cœur dauantage.
Et pour s'exprimer tout, ce Cœur a du dépit,
De ne point trouuer de langage.

IVPITER.

Hé! que vous a donc fait ma flame,
Pour me pouuoir, Alcméne, en Monstre regarder?

ALCMENE.

Ah! juste Ciel! cela peut il se demander?
Et n'est-ce pas pour mettre à bout vne Ame?

IVPITER.

Ah! d'vn Esprit plus adoucy...

ALCMENE.

Non, ie ne veux, du tout, vous voir, ny vous entendre.

IVPITER,

Auez-vous bien le cœur de me traiter ainsy?
Est-ce là cet amour si tendre,
Qui deuoit tant durer, quand ie vins hyer icy?

ALCMENE.

Non, non, ce ne l'est pas; et vos lâches injures
En ont autrement ordonné.
Il n'est plus, cet amour tendre, et passionné;
Vous l'auez dans mon Cœur, par cent viues blessures.
Cruellement assassiné.
C'est en sa place vn courrous infléxible;
Vn vif ressentiment; vn dépit inuincible;
Vn desespoir d'vn Cœur justement animé;
Qui prétend vous haïr, pour cet affront sensible,
Autant qu'il est d'accord de vous auoir aimé:
Et c'est haïr, autant qu'il est possible.

IVPITER.

Helas! que vostre amour n'auoit guére de force,
Si de si peu de chose on le peut voir mourir!
Ce qui n'estoit que jeu, doit-il faire vn diuorce,
Et d'vne raillerie, a-t-on lieu de s'aigrir?

ALCMENE.

Ah! c'est cela dont ie suis offencée;
Et que ne peut pardonner mon courrous.
Des veritables traits d'vn mouuement jalous,
Ie me trouuerois moins blessée.
La Ialousie a des impressions,
Dont bien souuent la force nous entraisne;
Et l'Ame la plus sage en ces occasions,
Sans doute, auec assez de peine,

Répond de ses émotions.
L'emportement d'vn Cœur, qui peut s'estre abusé,
A dequoy ramener vne Ame, qu'il offence;
Et dans l'amour qui luy donne naissance,
Il trouue au moins, malgré toute sa violence,
Des raisons pour estre excusé.
De semblables transports, contre vn ressentiment,
Pour defense toûjours, ont ce qui les fait naistre;
Et l'on donne grace, aisément,
A ce dont on n'est pas le Maistre.
Mais que de gayeté de cœur,
On passe aux mouuemens d'vne fureur extréme;
Que sans cause l'on vienne, auec tant de rigueur,
Blesser la tendresse, et l'honneur
D'vn Cœur, qui cherement nous aime?
Ah! c'est vn coup trop cruel en luy-mesme;
Et que iamais n'oublîra ma douleur.

IVPITER.

Oüy, vous auez raison, Alcméne, il se faut rendre.
Cette action, sans doute, est vn crime odieux.
Ie ne prétens plus le défendre:
Mais souffrez que mon Cœur s'en défende à vos yeux;
Et donne au vostre à qui se prendre,
De ce transport injurieux.
A vous en faire vn aueu véritable,
L'Epous, Alcmène, a commis tout le mal.
C'est l'Epous, qu'il vous faut regarder en coupable.
L'Amant n'a point de part à ce transport brutal;
Et de vous offenser, son Cœur n'est point capable.
Il a pour vous, ce Cœur, pour iamais y penser,
Trop de respect, et de tendresse;
Et si de faire rien à vous pouuoir blesser,
Il auoit eu la coupable foiblesse,
De cent coups à vos yeux il voudroit le percer.
Mais l'Epous est sorty de ce respect soûmis,

Où pour vous on doit toûjours estre.
A son dur procedé, l'Espous s'est fait connoistre,
Et par le droict d'Hymen, il s'est crû tout permis.
Oüy, c'est luy qui, sans doute, est criminel vers vous.
Luy seul a mal-traitté vostre aimable Personne.
Haïssez, detestez l'Epous;
I'y consens, et vous l'abandonne :
Mais, Alcméne, sauuez l'Amant de ce courrous,
Qu'vne telle offense vous donne.
N'en jettez pas sur luy l'effet.
Démeslez-le vn peu du coupable;
Et pour estre enfin équitable,
Ne le punissez point, de ce qu'il n'a pas fait.

ALCMENE.

Ah! toutes ces subtilitez
N'ont que des excuses friuoles;
Et pour les Esprits irritez,
Ce sont des contre-temps, que de telles paroles.
Ce détour ridicule est en vain pris par vous.
Ie ne distingue rien en celuy qui m'offence.
Tout y deuient l'objet de mon courrous;
Et dans sa juste violence,
Sont confondus, et l'Amant, et l'Epous.
Tous deux de mesme sorte occupent ma pensée;
Et des mesmes couleurs, par mon Ame blessée,
Tous deux ils sont peints à mes yeux.
Tous deux sont criminels; toux deux m'ont offensée :
Et tous deux me sont odieux.

IVPITER.

Hé bien, puis que vous le voulez,
Il faut donc me charger du crime.
Oüy, vous auuez raison, lors que vous m'immolez
A vos ressentimens, en coupable Victime.
Vn trop juste dépit contre moy vous anime;
Et tout ce grand courrous, qu'icy vous étalez,

Ne me fait endurer qu'vn tourment legitime.
C'est auec droict que mon abord vous chasse ;
Et que de me fuir en tous Lieux,
Vostre colere me menace.
Ie dois vous estre vn Objet odieux.
Vous deuez me vouloir vn mal prodigieux.
Il n'est aucune horreur, que mon forfait ne passe,
D'auoir offensé vos beaux yeux.
C'est vn crime à blesser les Hommes, et les Dieux;
Et je merite enfin, pour punir cette audace,
Que contre moy vostre haine ramasse
Tous ses traits les plus furieux :
Mais mon Cœur vous demande grace.
Pour vous la demander, ie me jette à genoux;
Et la demande au nom de la plus viue flame;
Du plus tendre amour, dont vne Ame
Puisse iamais brûler pour vous,
Si vostre Cœur, charmante Alcméne,
Me refuse la grace, où i'ose recourir;
Il faut qu'vne atteinte soudaine,
M'arrache, en me faisant mourir,
Aux dures rigueurs d'vne peine,
Que ie ne sçaurois plus souffrir.
Oûy, cet état me desespere;
Alcméne, ne présumez pas,
Qu'aimant, comme ie fais, vos celestes appas,
Ie puisse viure vn iour auec vostre colere.
Déja, de ces momens, la barbare longueur,
Fait, sous des atteintes mortelles,
Succomber tout mon triste Cœur;
Et de mille Vautours, les blessures cruelles,
N'ont rien de comparable à ma viue douleur.
Alcméne, vous n'auez qu'à me le declarer,
S'il n'est point de pardon que ie doiue esperer;
Cette Epée aussi-tost, par vn coup fauorable,
Va percer à vos yeux, le Cœur d'vn miserable;

Ce Cœur, ce traistre Cœur, trop digne d'expirer,
Puis qu'il a pû fâcher vn Objet adorable.
Heureux, en descendant au tenebreux sejour,
Si de vostre courrous mon trépas vous rameine;
Et ne laisse en vostre Ame, apres ce triste jour,
Aucune impression de haine,
Au souuenir de mon amour.
C'est tout ce que i'attens, pour faueur souueraine.

ALCMENE.

Ah! trop cruel Epous!

IVPITER.

Dites, parlez, Alcméne.

ALCMENE.

Faut-il encor pour vous, conseruer des bontez?
Et vous voir m'outrager par tant d'indignitez?

IVPITER.

Quelque ressentiment, qu'vn outrage nous cause,
Tient-il contre vn remords d'vn Cœur bien enflamé?

ALCMENE.

Vn Cœur bien plein de flame, à mille morts s'expose,
Plutost que de vouloir fâcher l'Objet aimé.

IVPITER.

Plus on aime quelqu'vn, moins on trouue de peine...

ALCMENE.

Non, ne m'en parlez point, vous meritez ma haine.

IVPITER.

Vous me haïssez donc?

ALCMENE.

I'y fais tout mon effort;
Et i'ay dépit de voir, que toute vostre offence
Ne puisse de mon Cœur, jusqu'à cette vangeance,
Faire encore aller le transport.

IVPITER.

Mais pourquoy cette violence,
Puis que pour vous vanger, ie vous offre ma mort?
Prononcez-en l'Arrest, et i'obeis sur l'heure.

ALCMENE.

Qui ne sçauroit haïr, peut-il vouloir qu'on meure?

IVPITER.

Et moy, ie ne puis viure, à moins que vous quittiez
Cette colere qui m'accable;
Et que vous m'accordiez le pardon fauorable,
Que ie vous demande à vos piez.
Resoluez icy l'vn des deux,
Ou de punir, ou bien d'absoudre.

ALCMENE.

Helas! ce que ie puis resoudre,
Paroist bien plus, que ie ne veux!
Pour vouloir soûtenir le courrous qu'on me donne,
Mon Cœur a trop sçeu me trahir.
Dire qu'on ne sçauroit haïr,
N'est-ce pas dire qu'on pardonne?

IVPITER.

Ah! belle Alcméne, il faut que comblé d'allégresse...

ALCMENE.

Laissez. Ie me veux mal de mon trop de foiblesse.

IVPITER.

Va, Sosie, et dépesche-toy,
Voir, dans les doux transports dont mon Ame est charmée,
Ce que tu trouueras d'Officiers de l'Armée;
Et les inuite à disner auec moy.
Tandis que d'icy ie le chasse,
Mercure y remplira sa place.

SCENE VII.

CLEANTHIS, SOSIE.

SOSIE.

HE' bien, tu vois, Cleanthis, ce ménage.
Veux-tu qu'à leur exemple icy,
Nous fassions entre nous vn peu de paix aussy?
Quelque petit rapatriage?

CLEANTHIS.

C'est pour ton nez, vrayment. Cela se fait ainsy.

SOSIE.

Quoy! tu ne veux pas?

CLEANTHIS.

Non.

SOSIE.

Il ne m'importe guére.
Tant pis pour toy.

CLEANTHIS.

Là, là, reuien.

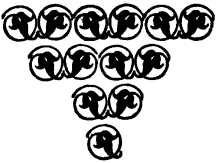
SOSIE.

Non, morbleu, ie n'en feray rien;
Et ie veux estre, à mon tour, en colere.

CLEANTHIS.

Va, va, Traistre, laisse-moy faire;
On se lasse, par fois, d'estre Femme de bien.

Fin du Second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

AMPHITHRYON.

OVy, sans doute, le Sort tout exprés me le cache;
Et des tours que ie fais, à la fin, ie suis las.
Il n'est point de Destin plus cruel, que ie sçache.
Ie ne sçaurois trouuer, portant par tout mes pas,
Celuy qu'à chercher ie m'attache;
Et ie trouve tous ceux que ie ne cherche pas.
Mille Fâcheux cruels, qui ne pensent pas l'estre,
De nos faits, auec moy, sans beaucoup me connoistre,
Viennent se réjoüir, pour me faire enrager.
Dans l'embarras cruel du soucy qui me blesse,
De leurs embrassemens, et de leur allegresse,
Sur mon inquiétude, ils viennent tous charger.
En vain à passer ie m'apreste,
Pour fuir leurs persécutions.
Leur tuante amitié, de tous costez m'areste;

Et tandis qu'à l'ardeur de leurs expressions,
Ie répons d'vn geste de teste;
Ie leur donne, tout-bas, cent malédictions.
Ah ! qu'on est peu flaté de loûange, d'honneur,
Et de tout ce que donne vne grande Victoire,
Lors que dans l'Ame on souffre vne viue douleur!
Et que l'on donneroit volontiers cette gloire,
Pour auoir le repos du Cœur!
Ma jalousie, à tout propos,
Me promene sur ma disgrace;
Et plus mon Esprit y repasse,
Moins i'en puis débroûiller le funeste cahos.
Le vol des Diamans n'est pas ce qui m'étonne :
On leue les Cachets, qu'on ne l'aperçoit pas.
Mais le don, qu'on veut qu'hyer i'en vins faire en personne,
Est ce qui fait icy mon cruel embarras.
La Nature par fois produit des Ressemblances,
Dont quelques Imposteurs ont pris droict d'abuser :
Mais il est hors de sens, que sous ces apparences
Vn Homme, pour Epous, se puisse suposer,
Et dans tous ces raports, sont mille diferences,
Dont se peut vne Femme aisément auiser.
Des charmes de la Thessalie,
On vante de tout temps les merueilleux effets :
Mais les contes fameux, qui partout en sont faits,
Dans mon Esprit toûjours ont passé pour folie;
Et ce seroit du Sort vne étrange rigueur,
Qu'au sortir d'vne ample Victoire,
Ie fusse contraint de les croire,
Aux despens de mon propre honneur.
Ie veux la retâter sur ce fâcheux mystere;
Et voir si ce n'est point vne vaine chimere,
Qui sur ses sens troublez ait sçeu prendre credit.
Ah! fasse le Ciel équitable,
Que ce penser soit veritable;
Et que, pour mon bonheur, elle ait perdu l'Esprit!

SCENE II.

MERCVRE, AMPHITRYON.

MERCVRE.

COmme l'Amour icy ne m'offre aucun plaisir,
Ie m'en veux faire, au moins, qui soient d'autre nature :
Et ie vais égayer mon sérieux loisir,
A mettre Amphitryon hors de toute mesure.
Cela n'est pas d'vn Dieu bien plein de charité :
Mais aussi n'est-ce pas ce dont ie m'inquiete;
Et ie me sens, par ma Planette,
A la malice vn peu porté.

AMPHITRYON.

D'où vient donc qu'à cette heure on ferme cette porte ?

MERCVRE.

Hola, tout doucement. Qui frape?

AMPHITRYON.

Moy.

MERCVRE.

Qui moy?

AMPHITRYON.

Ah! ouure.

MERCVRE.

Comment, ouvre? Et qui donc es-tu, toy,
Qui fais tant de vacarme, et parles de la sorte?

AMPHITRYON.

Quoy! tu ne me connois pas?

MERCVRE.

Non:
Et n'en ay pas la moindre enuie.

AMPHITRYON.

Tout le monde perd-il aujourd'huy la raison?
Est-ce vn mal répandu? Sosie, hola, Sosie.

MERCVRE.

Hé bien, Sosie : oüy, c'est mon nom,
As-tu peur que ie ne l'oublie?

AMPHITRYON.

Me vois-tu bien?

MERCVRE.

Fort bien. Qui peut pousser ton Bras,
A faire vne rumeur si grande?
Et que demandes-tu là-bas?

AMPHITRYON.

Moy, Pendart, ce que ie demande?

MERCVRE.

Que ne demandes-tu donc pas?
Parle, si tu veux qu'on t'entende.

AMPHITRYON.

Attens, Traistre, auec vn Baston,
Ie vais là-haut me faire entendre;
Et de bonne façon t'aprendre
A m'oser parler sur ce ton.

MERCVRE.

Tout beau. Si pour heurter, tu fais la moindre instance,
Ie t'enuoyray d'icy des Messagers fâcheux.

AMPHITRYON.

O Ciel! vit-on iamais vne telle insolence!
La peut-on concevoir d'vn Seruiteur, d'vn Gueux?

MERCVRE.

Hé bien ! qu'est-ce ? m'as-tu tout parcouru par ordre ?
M'as-tu de tes gros yeux assez consideré ?
Comme il les écarquille, et paroist éfaré !
Si des regards on pouuoit mordre,
Il m'auroit déja déchiré.

AMPHITRYON.

Moy-mesme ie frémis de ce que tu t'aprestes,
Auec ces impudens propos.
Que tu grossis pour toy d'éfroyables tempestes !
Quels orages de coups vont fondre sur ton Dos

MERCVRE.

L'Amy, si de ces Lieux tu ne veux disparoistre,
Tu pourras y gagner quelque contusion.

AMPHITRYON.

Ah ! tu sçauras Maraut, à ta confusion,
Ce que c'est qu'vn Valet, qui s'attaque à son Maistre.

MERCVRE.

Toy, mon Maistre ?

AMPHITRYON.

Oüy, Coquin. M'oses-tu méconnoistre ?

MERCVRE.

Ie n'en reconnois point d'autre, qu'Amphitryon.

AMPHITRYON.

Et cet Amphitryon, qui, hors moy, le peut estre ?

MERCVRE.

Amphitryon !

AMPHITRYON.

Sans doute.

MERCVRE.

Ah ! quelle vision !
Dy-nous vn peu. Quel est le Cabaret honneste,
Où tu t'es coiffé le cerueau ?

AMPHITRYON.

Comment! encor!

MERCVRE.

Estoit-ce vn Vin à faire feste?

AMPHITRYON.

Ciel!

MERCVRE.

Estoit-il vieux, ou nouueau?

AMPHITRYON.

Que de coups!

MERCVRE.

Le nouueau donne fort dans la teste,
Quand on le veut boire sans eau.

AMPHITRYON.

Ah! ie t'arracheray cette Langue, sans doute.

MERCVRE.

Passe, mon cher Amy, croy-moy;
Que quelqu'vn icy ne t'écoute.
Ie respecte le Vin : va-t'en, retire-toy:
Et laisse Amphitryon dans les plaisirs qu'il goûte.

AMPHITRYON.

Comment? Amphitryon est là-dedans?

MERCVRE.

Fort bien;
Qui couuert de Lauriers d'vne Victoire pleine,
Est aupres de la belle Alcméne,
A joüir des douceurs d'vn aimable entretien.
Apres le démeslé d'vn amoureux caprice,
Ils goûtent le plaisir de s'estre rajustez.
Garde-toy de troubler leurs douces priuautez,
Si tu ne veux qu'il ne punisse
L'excés de tes témeritez.

SCENE III.

AMPHITRYON.

AH ! quel étrange coup m'a-t-il porté dans l'Ame?
En quel trouble cruel jette-t-il mon Esprit?
Et si les choses sont, comme le Traistre dit,
Où vois-je icy reduits mon honneur, et ma flame?
A quel Party me doit résoudre ma raison?
Ay-je l'éclat, ou le secret, à prendre?
Et dois-je en mon courrous renfermer, ou répandre
Le des-honneur de ma Maison?
Ah! faut-il consulter dans vn affront si rude?
Ie n'ay rien à prétendre, et rien à ménager;
Et toute mon inquiétude
Ne doit aller qu'à me vanger.

SCENE IV.

SOSIE, NAUCRATES, POLIDAS, AMPHITRYON.

SOSIE.

MOnsieur, auec mes soins, tout ce que i'ay pû faire,
C'est de vous amener ces Messieurs que voycy.

AMPHITRYON.

Ah! vous voila?

SOSIE.

Monsieur.

AMPHITRYON.

Insolent, temeraire.

SOSIE.

Quoy?

AMPHITRYON.

Ie vous apprendray de me traiter ainsy.

SOSIE.

Qu'est-ce donc? qu'auuez-vous?

AMPHITRYON.

Ce que i'ay, Miserable?

SOSIE.

Hola, Messieurs, venez donc tost.

NAVCRATES.

Ah! de grace, arrestez.

SOSIE.

Dequoy suis-je coupable?

AMPHITRYON.

Tu me le demandes, Maraut?
Laissez-moy satisfaire vn courrous legitime.

SOSIE.

Lors que l'on pend quelqu'vn, on lui dit pourquoy c'est.

NAVCRATES.

Daignez-nous dire, au moins, quel peut estre son crime.

SOSIE.

Messieurs, tenez bon, s'il vous plaist.

AMPHITRYON.

Comment! il vient d'auoir l'audace,
De me fermer ma Porte au nez?
Et de joindre encor la menace,
A mille propos éfrenez!
Ah! Coquin.

SOSIE.

Je suis mort.

NAVCRATES.

Calmez cette colere,

SOSIE.

Messieurs.

POLIDAS.

Qu'est-ce?

SOSIE.

M'a-t-il frapé?

AMPHITRYON.

Non, il faut qu'il ait le salaire
Des mots, où tout à l'heure, il s'est émancipé.

SOSIE.

Comment cela se peut-il faire,
Si i'estois par vostre ordre autre-part ocupé?
Ces Messieurs sont icy, pour rendre témoignage,
Qu'à disner auec vous, ie les viens d'inuiter.

NAVCRATES.

Il est vray qu'il nous vient de faire ce message;
Et n'a point voulu nous quitter.

AMPHITRYON.

Qui t'a donné cet Ordre?

SOSIE.

Vous.

AMPHITRYON.

Et quand?

SOSIE.

Apres vostre paix faite.
Au milieu des transports d'vne Ame satisfaite,
D'avoir d'Alcméne apaisé le courrous.

AMPHITRYON.

O Ciel! chaque instant, chaque pas,

Adjoûte quelque chose à mon cruel martyre!
Et dans ce fatal embarras,
Ie ne sçay plus que croire, ny que dire.

NAVCRATES.

Tout ce que de chez vous, il vient de nous conter,
Surpasse si fort la Nature,
Qu'auant que de rien faire, et de vous emporter,
Vous deuez éclaircir toute cette auanture.

AMPHITRYON.

Allons, vous y pourrez seconder mon effort;
Et le Ciel à propos, icy vous a fait rendre.
Voyons quelle fortune en ce jour peut m'attendre.
Débroüillons ce mystere, et sçachons nostre Sort.
Helas! ie brûle de l'apprendre;
Et ie le crains plus que la Mort!

SCENE V.

IVPITER, AMPHITRYON, NAVCRATES, POLIDAS, SOSIE.

IVPITER.

QVel bruit à descendre m'oblige?
Et qui frape en Maistre où ie suis?

AMPHITRYON.

Que vois-je, justes Dieux!

NAVCRATES.

Ciel! quel est ce prodige!
Quoy! deux Amphitryons icy nous sont produis!

AMPHITRYON.

Mon Ame demeure transie.
Helas ! ie n'en puis plus; l'auanture est à bout :
Ma Destinée est éclaircie;
Et ce que ie voy, me dit tout.

NAVCRATES.

Plus mes regards sur eux s'attachent fortement,
Plus ie trouue qu'en tout, l'vn à l'autre est semblable.

SOSIE.

Messieurs, voicy le véritable;
L'autre est vn Imposteur, digne de châtiment.

POLIDAS.

Certes, ce raport admirable
Suspend icy mon jugement.

AMPHITRYON.

C'est trop estre éludez par vn Fourbe exécrable,
Il faut, auec ce Fer, rompre l'enchantement.

NAVCRATES.

Arrestez.

AMPHITRYON.

Laissez-moy.

NAVCRATES.

Dieux! que voulez-vous faire?

AMPHITRYON.

Punir, d'vn Imposteur, les lâches trahisons.

IVPITER.

Tout-beau, l'emportement est fort peu necessaire;
Et lors que de la sorte on se met en colere,
On fait croire qu'on a de mauuaises raisons.

SOSIE.

Oüy, c'est vn Enchanteur, qui porte vn Caractére,
Pour ressembler aux Maistres des Maisons.

AMPHITRYON.

Ie te feray, pour ton partage,
Sentir, par mille coups ces propos outrageans.

SOSIE.

Mon Maistre est Homme de courage;
Et ne souffrira point, que l'on batte ses Gens.

AMPHITRYON.

Laissez-moy m'assouuir dans mon courrous extréme,
Et lauer mon affront au sang d'vn Scelérat.

NAVCRATES.

Nous ne souffrirons point cet étrange combat,
D'Amphitryon, contre luy-méme.

AMPHITRYON.

Quoy! mon honneur, de vous, reçoit ce traitement?
Et mes Amis, d'vn Fourbe, embrassent la défense?
Loin d'estre les premiers à prendre ma vangeance,
Eux-mesmes font obstacle à mon ressentiment?

NAVCRATES.

Que voulez-vous qu'à cette veuë
Fassent nos résolutions;
Lors que par deux Amphitryons,
Toute nostre chaleur demeure suspenduë?
A vous faire éclater nostre zele aujourd'huy,
Nous craignons de faillir, et de vous méconnoistre.
Nous voyons bien en vous Amphitryon paroistre,
Du salut des Thébains le glorieux appuy :
Mais nous le voyons tous aussi paroistre en luy;
Et ne sçaurions juger dans lequel il peut estre.
Nostre Party n'est point douteux,
Et l'Imposteur, par nous, doit mordre la poussiere:
Mais ce parfait raport le cache entre vous deux;
Et c'est vn coup trop hazardeux,
Pour l'entreprendre sans lumiere.
Auec douceur laissez-nous voir,
De quel costé peut être l'imposture;

Et dés que nous aurons démeslé l'auanture,
Il ne nous faudra point dire nostre deuoir.

IVPITER.

Oûy, vous auez raison ; et cette ressemblance,
A douter de tous deux, vous peut authoriser.
Ie ne m'offence point de vous voir en balance :
Ie suis plus raisonnable, et sçay vous excuser.
L'œil ne peut entre nous faire de diference;
Et ie voy qu'aisément on s'y peut abuser.
Vous ne me voyez point témoigner de colére;
Point mettre l'Epée à la main.
C'est vn mauuais moyen d'éclaircir ce mystere;
Et i'en puis trouuer vn plus doux, et plus certain.
L'vn de nous est Amphitryon;
Et tous deux, à vos yeux, nous le pouuons paroistre.
C'est à moy de finir cette confusion;
Et ie prétens me faire à tous si bien connoistre,
Qu'aux pressantes clartez de ce que ie puis estre,
Luy-mesme soit d'accord du sang qui m'a fait naistre,
Il n'ait plus de rien dire aucune occasion.
C'est aux yeux des Thébains, que ie veux auec vous,
De la verité pure, ouurir la connoissance;
Et la chose sans doute est assez d'importance,
Pour affecter la circonstance,
De l'éclaircir aux yeux de tous.
Alcméne attend de moy ce public témoignage.
Sa vertu, que l'éclat de ce desordre outrage,
Veut qu'on la justifie, et i'en vais prendre soin.
C'est à quoy mon amour enuers elle m'engage;
Et des plus nobles Chefs, ie fais vn assemblage,
Pour l'éclaircissement, dont sa gloire a besoin.
Attendant auec vous ces Témoins souhaitez,
Ayez, ie vous prie, agreable
De venir honorer la Table,
Où vous a Sosie inuitez.

SOSIE.

Ie ne me trompois pas. Messieurs, ce mot termine
Toute l'irrésolution :
Le véritable Amphitryon,
Est l'Amphitryon, où l'on disne.

AMPHITRYON.

O Ciel! puis-je plus bas me voir humilié!
Quoy! faut-il que i'entende icy, pour mon martyre,
Tout ce que l'Imposteur, à mes yeux, vient de dire;
Et que dans la fureur, que ce discours m'inspire,
On me tienne le Bras lié!

NAVCRATES.

Vous vous plaignez à tort. Permettez nous d'attendre
L'éclaircissement, qui doit rendre,
Les ressentimens de saison.
Ie ne sçay pas s'il impose :
Mais il parle sur la chose,
Comme s'il auoit raison.

AMPHITRYON.

Allez, foibles Amis, et flatez l'imposture.
Thébes en a pour moy de tout autres que vous :
Et ie vais en trouuer, qui partageant l'injure,
Sçauront prester la main à mon juste courrous.

IVPITER.

Hé bien, ie les attens; et sçauray décider
Le diferend en leur presence.

AMPHITRYON.

Fourbe, tu crois par-là, peut estre, t'éuader :
Mais rien ne te sçauroit sauuer de ma vangeance.

IVPITER.

A ces injurieux propos
Ie ne daigne à present répondre;
Et tantost ie sçauray confondre
Cette Fureur, auec deux mots.

AMPHITRYON.

Le Ciel mesme, le Ciel, ne t'y sçauroit soustraire :
Et jusques aux Enfers, i'iray suiure tes pas.

IVPITER.

Il ne sera pas necessaire ;
Et l'on verra tantost, que ie ne fuiray pas.

AMPHITRYON.

Allons, courons, auant que d'auec eux il sorte,
Assembler des Amis, qui suiuent mon courrous :
Et chez-moy venons à main-forte,
Pour le percer de mille coups.

IVPITER.

Point de façons, ie vous conjure :
Entrons viste dans la Maison.

NAVCRATES.

Certes, toute cette auanture
Confond le sens, et la raison.

SOSIE.

Faites tréue, Messieurs, à toutes vos surprises ;
Et pleins de joye, allez tabler jusqu'à demain.
Que ie vais m'en donner ! et me mettre en beau train,
De raconter nos vaillantises !
Je brûle d'en venir aux prises ;
Et iamais ie n'eus tant de faim.

SCENE VI.

MERCVRE., SOSIE.

MERCVRE.

ARreste. Quoy! tu viens icy mettre ton nez,
Impudent Fleureur de Cuisine?

SOSIE.

Ah! de grace, tout doux.

MERCVRE.

Ah! vous y retournez!
Ie vous ajusteray l'échine.

SOSIE.

Helas! braue, et genereux Moy,
Modere-toy, ie t'en suplie.
Sosie, épargne vn peu Sosie;
Et ne te plais point tant à fraper dessus toy.

MERCVRE.

Qui de t'appeller de ce Nom,
A pû te donner la licence?
Ne t'en ay-je pas fait vne expresse défence,
Sous peine d'essuyer mille coups de Baston?

SOSIE.

C'est vn Nom, que tous deux nous pouuons à la fois
Posseder sous vn mesme Maistre.
Pour Sosie, en tous Lieux, on sçait me reconnoistre;
Ie souffre bien que tu le sois;

Souffre aussi, que ie le puisse estre.
Laissons aux deux Amphitryons,
Faire éclater des jalousies;
Et parmy leurs contentions,
Faisons en bonne paix, viure les deux Sosies.

MERCVRE.

Non, c'est assez d'vn seul; et ie suis obstiné,
A ne point souffrir de partage.

SOSIE.

Du pas deuant, sur moy, tu prendras l'auantage.
Ie seray le Cadet, et tu seras l'Aisné.

MERCVRE.

Non, vn Frere incommode, et n'est pas de mon goust;
Et ie veux estre Fils vnique.

SOSIE.

O Cœur barbare et tyrannique!
Souffre qu'au moins ie sois ton Ombre.

MERCVRE.

Point du tout.

SOSIE.

Que d'vn peu de pitié ton Ame s'humanise,
En cette qualité souffre-moy pres de toy.
Ie te seray par tout vne Ombre si soûmise,
Que tu seras content de moy.

MERCVRE.

Point de quartier : immuable est la Loy.
Si d'entrer là-dedans, tu prens encor l'audace,
Mille coups en seront le fruit.

SOSIE.

Las! à quelle étrange disgrace,
Pauure Sosie, es-tu reduit?

MERCVRE.

Quoy! ta bouche se licencie,
A te donner encor vn Nom, que ie défens?

SOSIE.

Non, ce n'est pas moy que i'entens;
Et ie parle d'vn vieux Sosie,
Qui fut jadis de mes Parens;
Qu'auec tres-grande barbarie,
A l'heure du Disné, l'on chassa de ceans.

MERCVRE.

Prens garde de tomber dans cette frenésie;
Si tu veux demeurer au nombre des viuans.

SOSIE.

Que ie te rosserois, si i'auois du courage,
Double Fils-de-Putain, de trop d'orgueil enflé!

MERCVRE.

Que dis-tu?

SOSIE.

Rien.

MERCVRE.

Tu tiens, ie croy, quelque langage.

SOSIE.

Demandez, ie n'ay pas soufflé.

MERCVRE.

Certain mot de Fils-de-Putain,
A pourtant frapé mon oreille:
Il n'est rien de plus certain.

SOSIE.

C'est donc vn Perroquet, que le beau temps réueille.

MERCVRE.

Adieu. Lors que le Dos pourra te démanger,
Voilà l'Endroit, où ie demeure.

SOSIE.

O Ciel! que l'heure de manger,
Pour estre mis dehors, est vne maudite heure!
Allons, cedons au Sort dans nostre affliction.
Suiuons-en aujourd'huy l'aueugle fantaisie;

Et par vne juste vnion,
Ioignons le malheureux Sosie,
Au malheureux Amphitryon.
Ie l'aperçois venir en bonne compagnie.

SCENE VII.

AMPHITRYON, ARGATIPHONTIDAS, POSICLES, SOSIE.

AMPHITRYON.

ARrestez-là, Messieurs. Suiuez-nous d'vn peu loin;
Et n'auancez tous, ie vous prie,
Que quand il en sera besoin.

POSICLES.

Ie comprens que ce coup doit fort toucher vostre Ame.

AMPHITRYON.

Ah! de tous les costez, mortelle est ma douleur!
Et ie souffre pour ma flame,
Autant que pour mon honneur.

POSICLES.

Si cette Ressemblance est telle que l'on dit,
Alcméne, sans estre coupable...

AMPHITRYON.

Ah! sur le fait dont il s'agit,
L'erreur simple deuient vn crime veritable,
Et sans consentement, l'Innocence y périt.
De semblables erreurs, quelque jour qu'on leur donne,

Touchent des endroits délicats :
Et la Raison bien souuent les pardonne,
Que l'Honneur, et l'Amour, ne les pardonnent pas.

ARGATIPHONTIDAS.

Ie n'embarasse point là-dedans ma pensée :
Mais ie hais vos Messieurs, de leurs honteux delais;
Et c'est vn procedé, dont i'ay l'Ame blessée;
Et que les Gens de cœur n'approuueront iamais.
Quand quelqu'vn nous employe, on doit, teste baissée,
Se jetter dans ses intérests.
Argatiphontidas ne va point aux accords.
Ecouter d'vn Amy raisonner l'auersaire,
Pour des Hommes d'honneur, n'est point vn coup à faire :
Il ne faut écouter que la vangeance alors.
Le Procez ne me sçauroit plaire;
Et l'on doit commencer toûjours dans ses transports,
Par bailler, sans autre mystere,
De l'Epée au trauers du Corps.
Oüy, vous verrez, quoy qu'il auienne,
Qu'Argatiphontidas marche droit sur ce poinct;
Et de vous il faut que i'obtienne,
Que le Pendart ne meure point,
D'vne autre main, que de la mienne.

AMPHITRYON.

Allons.

SOSIE.

Ie viens, Monsieur, subir à vos genous,
Le juste châtiment d'vne audace maudite.
Frapez, battez, chargez, accablez-moy de coups;
Tuez-moy dans vostre courrous :
Vous ferez bien, ie le mérite ;
Et ie n'en diray pas vn seul mot contre vous.

AMPHITRYON.

Leue toy. Que fait-on?

SOSIE.

L'on m'a chassé tout net :
Et croyant, à manger, m'aller, comme eux, ébatre ;
Ie ne songeois pas qu'en effet,
Ie m'attendois-la, pour me battre.
Oüy, l'autre Moy, Valet de l'autre Vous, a fait,
Tout de nouveau, le Diable à quatre.
La rigueur d'vn pareil Destin,
Monsieur, aujourd'huy, nous talonne;
Et l'on me Des-Sosie enfin,
Comme on vous Des-Amphitryonne.

AMPHITRYON.

Suy-moy.

SOSIE.

N'est-il pas mieux, de voir s'il vient Personne ?

SCENE VIII.

CLEANTHIS, NAVCRATES, POLIDAS, SOSIE, AMPHITRYON, ARGATIPHONTIDAS, POSICLES.

CLEANTHIS.

O Ciel !

AMPHITRYON.

Qui t'épouuante ainsy?
Quelle est la peur, que ie t'inspire ?

CLEANTHIS.

Las ! vous estes là-haut, et ie vous vois icy !

NAVCRATES.

Ne vous pressez point, le voicy,
Pour donner deuant tous, les clartez, qu'on desire ;
Et qui, si l'on peut croire à ce qu'il vient de dire,
Sçauront vous affranchir de trouble, et de soucy.

SCENE IX.

MERCVRE, CLEANTHIS, NAVCRATES, POLIDAS, SOSIE, AMPHITRYON, ARGATIPHONTIDAS, POSICLES.

MERCVRE.

OVy, vous l'allez voir tous : et sçachez, par auance,
Que c'est le Grand Maistre des Dieux ;
Que sous les traits chéris de cette Ressemblance,
Alcméne a fait, du Ciel, descendre dans ces Lieux.
Et quant à moy, ie suis Mercure,
Qui ne sçachant que faire, ay rossé tant soit peu
Celuy, dont i'ay pris la Figure :
Mais de s'en consoler, il a maintenant lieu ;
Et les coups de Baston d'vn Dieu,
Font honneur à qui les endure.

SOSIE.

Ma foy, Monsieur le Dieu, ie suis vostre Valet.
Ie me serois passé de vostre courtoisie.

MERCVRE.

Ie luy donne à present congé d'estre Sosie.
Ie suis las de porter vn Visage si lait ;
Et ie m'en vais au Ciel, auec de l'Ambrosie,
Il vole M'en débarboüiller tout-à-fait.
dans le Ciel. SOSIE.
Le Ciel, de m'aprocher, t'oste à iamais l'enuie.
Ta fureur s'est par trop acharnée apres moy :
Et ie ne vis de ma vie,
Vn Dieu plus Diable, que toy.

SCENE X.

IVPITER, CLEANTHIS, NAVCRATES, POLIDAS, SOSIE, AMPHITRYON, ARGATIPHONTIDAS, POSICLES.

IVPITER *dans vne Nuë.*

REgarde, Amphitryon, quel est ton Imposteur;
Et sous tes propres traits, voy Iupiter paroistre.
A ces marques, tu peux aisément le connoistre;
Et c'est assez, ie croy, pour remettre ton Cœur
Dans l'état auquel il doit estre,
Et rétablir chez toy, la paix, et la douceur.
Mon Nom, qu'incessamment toute la Terre adore,
Etouffe icy les bruits, qui pouuoient éclater.
Un partage auec Iupiter,

N'a rien du tout, qui des-honnore :
Et sans doute, il ne peut estre que glorieux,
De se voir le Riual du Souuerain des Dieux.
Ie n'y vois, pour ta flame, aucun lieu de murmure ;
Et c'est moy, dans cette auanture,
Qui tout Dieu que ie suis, dois estre le Ialous.
Alcméne est toute à toy, quelque soin qu'on employe ;
Et ce doit à tes feux estre vn Objet bien dous,
De voir, que pour luy plaire, il n'est point d'autre voye
Que de paroistre son Epous :
Que Iupiter, orné de sa gloire immortelle,
Par luy-mesme, n'a pû triompher de sa foy ;
Et que ce qu'il a receu d'elle,
N'a, par son Cœur ardent, esté donné qu'à toy.

SOSIE.

Le Seigneur Iupiter sçait dorer la Pilule.

IVPITER

Sors donc des noirs chagrins, que ton cœur a soufers ;
Et rens le calme entier à l'ardeur, qui te brûle.
Chez toy, doit naître vn Fils, qui sous le nom d'Hercule,
Remplira de ses faits, tout le vaste Vniuers.
L'éclat d'vne Fortune, en mille biens féconde,
Fera connoistre à tous, que ie suis ton suport ;
Et ie mettray tout le Monde
Au poinct d'enuier ton Sort.
Tu peux hardiment te flater
De ces espérances données.
C'est vn crime, que d'en douter.
Les Paroles de Iupiter,
Sont des Arrests des Destinées.

Il se pert dans les Nuës.

NAVCRATES.

Certes, ie suis rauy de ces marques brillantes...

SOSIE.

Messieurs, voulez vous bien suiure mon sentiment ?

Ne vous embarquez nullement,
Dans ces douceurs congratulantes.
C'est vn mauuais Embarquement :
Et d'vne, et d'autre part, pour vn tel Compliment,
Les Phrases sont embarassantes.
Le grand Dieu Iupiter nous fait beaucoup d'honneur;
Et sa bonté, sans doute, est pour nous sans seconde :
Il nous promet l'infaillible bonheur,
D'vne Fortune, en mille biens féconde;
Et chez nous il doit naistre vn Fils d'vn tres-grand cœur,
Tout cela va le mieux du Monde.
Mais enfin coupons aux discours;
Et que chacun chez soy, doucement se retire.
Sur telles Affaires, toûjours,
Le meilleur est de ne rien dire.

FIN.

62634279

A PARIS

DES PRESSES DE D. JOUAUST

Imprimeur breveté

Rue Saint-Honoré, 338

MOLIÈRE

—

AMPHITRYON

14 r

302913360R

TAYLOR INSTITUTION LIBRARY
OXFORD OX1 3NA

PLEASE RETURN BY THE LAST DATE STAMPED BELOW

Unless recalled earlier

10. DEC. 1998